CLÉMENT DUBOURG

CHEZ
Achille Millien

NOTES INTIMES

pour servir

A LA BIO-BIBLIOGRAPHIE

DU POÈTE

Vent d'hiver, ouvre l'aile
Bats mon toit, vent du soir !..
Il fait rage, il flagelle
L'arbre sous le ciel noir.
Veut-il, hurlant sans trêve,
Dans la nuit tout broyer ?..
— En frissonnant, je rêve

NEVERS
IMPRIMERIE G. VALLIÈRE,
Avenue de la Gare, 24.

1900

U d'/of OTTAWA
39003002384260

PQ
2364
.M65
Z666
1900

CLÉMENT DUBOURG

CHEZ ACHILLE MILLIEN

NOTES INTIMES

POUR SERVIR

A LA BIO-BIBLIOGRAPHIE DU POÈTE

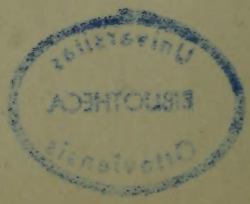
NEVERS,
G. VALLIÈRE, IMPRIMEUR
Avenue de la Gare, 24

1900

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

491485

PQ
2364
M65Z666
1900



Chez Achille Millien

NOTES INTIMES

POUR SERVIR A LA BIO-BIBLIOGRAPHIE DU POÈTE

I

Je n'ai pas l'intention de donner ici une étude sur les œuvres d'Achille Millien; plusieurs écrivains distingués, en France et à l'étranger, l'ont déjà fait; et, pour ma part, j'espère me livrer aussi plus tard à ce travail avec le soin et le développement qu'exige le sujet. Je veux seulement aujourd'hui rappeler quelques souvenirs de mes relations avec le poète, fixer diverses notes rapportées de la triple visite que j'ai eu l'occasion de lui faire, dans le village qu'il habite, où il est né et qu'il n'a, pour ainsi dire, jamais quitté. — Notes qui serviront de documents pour la bio-bibliographie d'Achille Millien.

Je lisais naguère dans la *Revue Bleue*, avec la signature d'un de nos critiques appréciés, M. Jules Levallois, les lignes suivantes:

« Il m'est doublement agréable d'annoncer une » nouvelle publication de M. Achille Millien;

» d'abord parce que cette publication est inté-
» ressante en elle-même, et surtout, parce
» que l'auteur est une des plus sympathiques
» physionomies de notre littérature. Je ne sais
» pas si M. Achille Millien a jamais prêché en
» faveur de la décentralisation, mais depuis de
» longues années il la pratique dans le meilleur
» sens. »

Eugène Chapus, dans une de ses chroniques, avait écrit il y a déjà longtemps : « Achille Millien est un grand poète, non pas un poète antithétique et violent, emphatique et tourmenté... lequel a fait sa place doucement, par la seule influence de son talent ; il n'habite même point Paris, le centre des réclames tapageuses et des succès de camaraderie ; il vit dans un village du Nivernais, et c'est de là que rayonnent aujourd'hui en Europe ses ravissantes poésies ».

Et, en effet, n'est-ce pas un cas bien remarquable que celui d'un écrivain résistant au courant qui entraîne à Paris tout ce qui tient une plume, vivant dans sa province et arrivant par son seul mérite, sans le prestige de la fortune, sans l'appui des relations de famille, à se faire une place, et non des moindres, dans le domaine si exclusif de notre littérature ?

Ce succès difficile et rare était bien dû à Achille Millien, qui est un laborieux discret, ennemi de la réclame et du bruit. Il n'est point, écrivait Georges Garnier, « de ceux qui courent après les ovations populaires, qui aiment à se donner en spectacle aux passants... C'est dans ses champs que la renommée est venue le chercher, sans qu'il l'ait importunée. » — « Qu'il y a de vaillance, de labeur et de probité dans cette existence consacrée uniquement à l'art et passée dans le modeste abri d'un village,

en face de la campagne directement vue, de la nature intimement aimée ! » (*Emmanuel des Essarts.*) Certes, si le poète, cédant à l'appel réitéré de ses amis, avait quitté son village pour la grande ville, on peut affirmer que sa réputation aurait gagné, au moins en surface, dans le public nombreux qui connaît à peine le nom des poètes. On peut croire que le fauteuil académique, prédit à Millien par des voix autorisées, aurait déjà récompensé une carrière de labeur persévérant et de parfaite probité littéraire.

Mais Achille Millien est né avec la passion de l'air libre et du large ciel, avec un profond amour de la nature ; il nous l'a déclaré : dans les tristes cours du collège de Nevers, il avait la nostalgie, non seulement du foyer paternel, mais aussi des champs et des bois familiers. Ce sentiment éclate avec une grande intensité dans ses lettres d'enfant à sa mère, qui les conserva pieusement jusqu'à sa mort.

Millien a dit dans une pièce délicieuse des *Etrennes nivernaises :*

Nivernais, mon berceau, je ne t'ai pas quitté...
Je t'ai sacrifié plus d'un bien qu'on envie
Et t'ai fait l'abandon du meilleur de ma vie.
. . . . . .
Beaucoup m'ont donné tort et quelques-uns raison.

Dans un article où le regretté Paul Courty vante la tâche d'Achille Millien qui « a fait non seulement œuvre de vrai poète, mais aussi de bon citoyen », le critique écrivait en 1876 : « J'ai déjà dit ailleurs (1) ce que sa renommée pouvait perdre à ce parti pris d'effacement et de retraite. Le plus sûr moyen de se faire lire est de se faire voir, et deux ou trois heures de

(1) Dans l'*Opinion nationale.*

flânerie, dans les cafés littéraires du boulevard, au moment de l'absinthe, font, hélas ! plus pour la notoriété d'un écrivain que le plus beau vers »...

Mais voici ce que pense M. Philippe Godet, qui est à la fois un critique distingué et un excellent poète :

« Il est donc vrai qu'un écrivain de race peut vivre dans un hameau perdu, sans dommage pour son talent ; il est donc faux qu'il n'y ait du talent qu'à Paris ? Qui s'est avisé de prétendre que l'esprit s'ankylose en province ? J'affirme que c'est tout juste le contraire. La vie saine, paisible et recueillie a conservé au don inné de Millien toute sa fraîcheur native, toute son agreste saveur. Je vois ce qu'il eût pu perdre à vivre à Paris, je ne distingue pas bien ce qu'il y eût gagné (1). »

Beaucoup m'ont donné tort et quelques-uns raison...

« Achille Millien est un de ceux qui, quand ce n'était pas encore de mode, ont assez aimé leur province pour y demeurer, fidèles aux traditions, soucieux de mettre dans leur art un peu de cette couleur locale qu'on recherche tant aujourd'hui... Nous voyons et nous entendons par lui tout ce qu'il y a de pittoresque et de poétique dans ce coin de terre (2)... »

Aussi, comme il l'a fait connaître et aimer, son Nivernais si cher ! Que de visiteurs il y a attirés !

« J'ai pourtant fait ce vœu tenace
Qui me souriait autrefois
Et dès aujourd'hui vous menace :
C'est de troquer pour quelques mois

(1) Compte rendu de *Chez Nous*, en six colonnes de la *Semaine littéraire*.
(2) Louis Tiercelin, compte rendu de *Chez nous*.

Mes pénates contre les vôtres.
Que vous l'aimez, ce Nivernais,
Que par vos écrits je connais
Et vous faites aimer aux autres !
Qu'ils sont bons, vrais et « réussis »,
Les paysans de vos récits !
Qu'il me tarde de m'être assis
A la veillée, au coin de l'âtre,
Sur vos trébuchants escabeaux (1) !... »

Citons encore cet extrait d'une lettre de M. Arthur Gorovei, directeur de la revue roumaine *Sezatoarea :*

« Vous aimez votre Nivernais, vos vers sont tout à fait communicatifs, je l'aime aussi. Toutes les fois que le printemps arrive, je suis pris par l'envie de voyager; je voudrais errer dans ces pays inconnus que les poètes célèbrent dans leurs vers. Eh bien, maintenant, c'est le tour de votre Nivernais d'être le but de mes pensées... »

Millien n'est pas sans rapports avec Brizeux; on a souvent rapproché ces deux poètes: « Quelle estime devons-nous avoir, pour ces esprits simples et sincères, que le tapage épouvante et qui, gardant l'horreur de la mise en scène, cachent leurs talents au lieu de les faire valoir ! Avec cette grâce fière et sauvage, on s'expose à l'oubli dans un temps comme le nôtre (2). » Surtout, pourrait-on ajouter, dans un pays aussi centralisé que la France. On a cité des poètes possesseurs d'une juste célébrité quoique ayant vécu en province : Reboul, Laprade, Soulary. Mais Reboul habitait Nîmes, une ville importante et dans des conditions particulières qui n'ont pas nui à sa réputation.

(1) *A Achille Millien,* dans *Heures noires et Nuits blanches,* par Adolphe Vard, lauréat de l'Académie française.
(2) Saint-René-Taillandier.

Laprade et Soulary vivaient à Lyon, tandis que Millien demeure confiné dans un village, loin de tout foyer intellectuel : « Il semble qu'il ait voulu mettre à s'effacer autant de soin que d'autres à se produire ». Il est de ces natures que le bruit effarouche, même celui des applaudissements. Il ne se révèle que par les livres qu'il envoie à la ville, sans y joindre l'amer *sine me*... d'Ovide exilé ! Et il continue son œuvre pour l'honneur de sa terre natale, fournissant beaucoup plus que le « grain de sable » dont il parle, au monument de la grande Patrie.

J'admire d'autant plus le poète que pour ma part, je l'avoue, je serais incapable de suivre son exemple. Avec les bords si riants de la Loire, ses coteaux boisés, ses vallées gracieuses et sa petite Suisse morvandelle, le Nivernais est un beau pays et je ne suis pas tenté de répéter ici suivant un méchant dicton que « les habitants nuisent au paysage ». Mais je m'explique : le Nivernais n'a jamais brillé d'un vif éclat dans le domaine des lettres et des arts ; il a produit des notabilités estimables sans enrichir d'aucun nom transcendant le livre d'or de nos gloires. Ce qui n'empêche pas la Nièvre de se classer en bon rang parmi nos départements industriels et agricoles. C'est dans ce sens que s'exerce son esprit positif, peu enclin aux choses de l'imagination. Ses habitants, très avisés, très actifs, lorsque leurs intérêts matériels sont en jeu, m'ont paru affecter une froideur absolue pour les productions intellectuelles ; c'est à croire qu'ils n'en ont pas la compréhension ! Je ne pense pas être injuste en portant ce jugement qui pourrait s'appliquer aussi à certaines autres régions du centre de la France. D'un tel milieu, que peut espérer un poète ? Quel encouragement y trouvera-t-il ? Quelle émulation le soutiendra ? Y sera-t-il estimé à son prix par une population enfermée

dans l'étroitesse de son esprit provincial (au mauvais sens du mot) et parfaitement apathique en matière de littérature et d'art? Des rares programmes de concerts, soirées, auditions qui me sont tombés sous les yeux en Nivernais, combien portaient le nom de Millien, alors qu'à Paris et dans nos plus grandes cités, on dit fréquemment ou l'on chante ses vers? A Nevers, dans la seule ville où sans doute il se vende quelques livres, je m'attendais à voir aux vitrines de tous les libraires s'étaler les nombreuses publications d'Achille Millien; elles n'y brillaient que par leur absence. J'aurais été plus surpris encore si je ne m'étais rappelé la réputation bien établie de cette région et le vieux mot d'Evangile : « Nul n'est prophète en son pays » !

Toutefois, cette indifférence me paraissait bien étrange, lorsque je voyais le courrier de chaque jour déposer sur la table de Millien les journaux parisiens, les revues étrangères apportant le compte rendu de ses livres, les traductions de ses vers, les hommages académiques, etc. Et je me disais : Quels trésors de poésie ne faut-il pas avoir dans l'âme pour savoir, en dépit de la froideur ambiante et réduit à ses seules ressources, marcher toujours ferme dans sa voie (1)?

Je crains donc que le littérateur éminent dont je m'occupe ici soit loin d'être apprécié, chez

(1) La renommée de Millien ne doit rien à son pays natal qui l'a reçue toute faite de Paris. Et cet exemple ne pourrait-il pas servir d'argument aux défenseurs de l'omnipotente centralisation? « Vous voyez bien, diraient-ils, que la province n'a pas lieu de se plaindre; qu'elle produise un homme de talent, nous nous empressons de lui faire place, loin de chercher à l'évincer, comme vous nous en accusez. Les encouragements, les applaudissements des maîtres de la critique sont allés chercher Millien dans un village perdu. »

lui, à sa valeur. Beaucoup de ses compatriotes semblent ignorer l'étendue de son talent, l'importance de son œuvre, la situation qu'il occupe dans notre hiérarchie littéraire. Je crois même, oserai-je le dire? que j'ai révélé, non pas seulement son mérite, mais jusqu'à son nom à quelques bourgeois cossus de sous-préfecture...

Millien ne trouvera-t-il pas mon opinion bien rigoureuse (1)? A coup sûr, il m'en voudrait si je la formulais sans réserves et n'admettais une large exception. Il est juste d'ajouter que le Nivernais possède une élite d'esprits délicats et lettrés; ceux-là ne considèrent pas la littérature et l'art comme des accessoires négligeables; ils connaissent leur poète et savent ce qu'il vaut. Ils lui sont reconnaissants d'un talent consacré à illustrer dans le présent et dans l'avenir le pays des ancêtres. Eugène Asse écrivait dès 1875 dans le *Moniteur universel :*

« La forêt de Gastine se balance encore verte » et harmonieuse dans les vers de Ronsard, » comme au jour où il la célébrait avec ses » amours. Ainsi se perpétueront dans les vers » de M. Millien les paisibles horizons du Mor- » van. »

(1) Le critique dont j'ai lu les lignes suivantes dans le *Magasin littéraire* va encore plus loin que moi : « C'est que je connais trop bien le pays chanté par M. Millien. Eh! oui, poète, je le connais, le pays qui vous est cher. Les *Sentes nivernaises* (ou quelque chose de bien proche), je les parcourais ce matin encore, et j'écris ces lignes presque en face de ce majestueux Beuvray que vous aimez et que j'ai visité bien souvent. J'ai pu juger de la vérité de vos impressions, lire en quelque sorte votre livre sur place, voir combien fidèles sont vos descriptions. Quel beau pays! comme on s'y attache et comme il mériterait d'être plus connu! dommage seulement qu'il y ait les habitants: ils me le gâtent!... »

Ne voyons-là qu'une boutade d'humoriste.

Il m'a paru intéressant d'interroger, au sujet de Millien, les paysans de son village et des alentours ; et j'ai recueilli curieusement leurs impressions. Sans avoir l'idée de ce qu'est un poète, ils se flattent d'en posséder un. Comme je parlais à l'un d'eux de la vie laborieuse, du travail assidu d'Achille Millien, mon interlocuteur ne sembla pas me comprendre ; et je crus démêler dans sa réponse qu'il était fort surpris d'entendre dire que M. Millien travaillait, puisque, « n'étant pas placé sous le Gouvernement et n'ayant aucun commerce à mener, » il n'avait rien à faire. — « Je ne sais pas, me confiait sa vieille servante, pourquoi il se casse la tête comme ça : il est toujours dans les papiers, il en a autant qu'un notaire ! » Hélas ! avouons-le, les bons villageois doivent apprécier surtout Millien pour les petits services qu'il ne cesse de leur rendre. C'est à lui qu'ils s'adressent dans leurs embarras ; ils profitent des nombreuses relations et de la légitime influence du poète. Sont-ils malades ? victimes d'un accident ? Avant de mander le médecin (le village en est dépourvu), ils consultent Millien sur la gravité du cas ; et, en attendant le docteur, le poète pare au plus pressé. Les braves gens en sont reconnaissants à l'occasion. Quand vient le jour de renouveler à Millien le mandat de conseiller municipal, dont il est investi depuis trente ans (le seul mandat qu'il ait consenti à accepter), les partis opposés se mettent d'accord sur son nom, qui réunit quelquefois l'unanimité des suffrages.

— Eh bien ! demandai-je au poète après une période électorale, avez-vous obtenu l'unanimité ?

— Oh ! c'est bon pour une fois, me répondit-il ; il m'a manqué cinq voix.

C'est peu.

II

Beaumont-la-Ferrière est un coquet village assis au bord extrême d'un coteau qui baigne son pied dans le lit étroit et sinueux de la Nièvre. On n'y arrive qu'après avoir traversé d'épais massifs de taillis. Les abords en sont charmants de tous les côtés, sauf peut-être celui de Prémery, dont la route est un peu maussade. La première fois que je vins chez le poète, je pris à La Charité-sur-Loire une voiture de louage qui m'emporta d'un assez bon train. On me dit qu'il y a peu de temps encore, guère plus d'un demi-siècle, l'accès de Beaumont-la-Ferrière n'était pas facile, surtout dans la mauvaise saison : on n'y pouvait arriver, paraît-il, qu'à cheval ou en voiture à bœufs, par des chemins perdus. Le comte Franz de Champagny, qui mourut académicien, se plaisait à narrer à Millien les souvenirs qu'il gardait de ce trajet de La Charité à Beaumont ; il l'avait fait dans son enfance, plusieurs fois, avec ses frères. Sa sœur avait épousé ici le fils d'un maître de forges (1), et les jeunes Champagny venaient y passer une partie de leurs vacances. Le comte Franz se rappelait les péripéties du voyage à travers les grands bois peuplés de loups (il y a encore de ce côté de magnifiques futaies), l'embarras du conducteur et la joie des enfants en voyant le lourd véhicule s'empêtrer dans les fondrières. Il fallait souvent toute une journée pour les cinq lieues de leur voyage. Le mien

(1) M. Chaillou, au château de Sauvages.

s'effectua sans encombre, et, deux heures après mon départ, je frappais à la porte du poète. Il était absent : je fus introduit par un jeune domestique, et un peintre (1) descendit, pour me recevoir, du haut de l'échelle où il exécutait un plafond. Dix minutes plus tard, Millien rentrait avec sa mère et nous étions bientôt les meilleurs amis du monde, car Millien est éminemment un « sympathique », de ceux dont on pense : ils n'ont pas d'ennemis.

Je me rappelle le récit que, peu de temps auparavant, notre camarade Francisque de Biotière, de retour de Beaumont, grisé d'air et de soleil, avait fait chez Raoul de Navery : « C'est merveilleux ; un pays à découvrir... des forêts, des prairies, de l'eau, des lilas partout ! pensez donc, une avenue d'un kilomètre de lilas en fleur, jusqu'à la maison du poète ! » L'imagination est une puissante fée : j'ai vu les lilas, mais ils n'étaient plus en fleur, et le kilomètre s'était raccourci.

Bien curieuse, cette maison du poète. Toute simple et modeste, qui la remarquerait, sans la vigne vierge qui la festonne et le bas-relief de Joseph Felon qui en blasonne l'entrée? Ouvrez la porte, et déjà vous vous étonnez de voir l'étroit couloir tapissé de petits tableaux, de dessins, de gravures dédiées et signées par Corot, Daubigny, Jules Breton, Alma Tadema, Puvis de Chavannes, etc. Il y a là une des plus originales compositions du célèbre caricaturiste George Cruikshank avec cette dédicace autographe : *To Monsr Ach. Millien with the compliments of George Cruikshank. — March 25th 1867.* Pénétrez à droite dans le salon, à gauche dans la salle à manger où souvent le poète travaille,

(1) C'était Isnard, le peintre des petites scènes provençales.

assis à une petite table dans l'embrasure d'une fenêtre, et vous partagerez alors la surprise de tous les visiteurs que vaut au maître du logis son renom de talent et de bon accueil.

Dans la boiserie rouge mat s'encastrent de grandes toiles décoratives, vues d'Orient de Fabius Brest, modernités parisiennes de Teyssonnières, Arlésiennes d'Isnard, jeunes filles russes de Patrois, chasseur d'Antony Regnier, etc. Des camaïeux bleus de Joseph Felon décorent la cheminée et les panneaux de plusieurs petits meubles. Toutes les portes sont couvertes des motifs les plus variés, qu'y ont brossés en souvenir de leur passage les artistes amis : paysages *pochés* sous l'impression de la promenade récente, natures mortes de L. Schmidt (entre autres un *chaudron* éblouissant, un *lièvre* qui saute aux yeux), *fruits* et *faïences*, un *chien* de Pirodon, des *martins-pêcheurs* de Niederhaüsern... Comment tout citer? Dans ces deux salles seulement, j'ai compté plus de quarante tableaux. Et des statuettes, des bronzes (un beau *héron* de Buzonnières, du Salon de 1867); des faïences, des meubles anciens... Montez le vieil escalier qui, dit votre hôte, vous mène au grenier et votre surprise redoublera. Vous vous trouvez cette fois dans une vraie salle de musée : d'un côté des faïences, la plupart nivernaises, parmi lesquelles des pièces de premier mérite ; de l'autre, des dessins, fusains, crayons, gouaches, aquarelles, pastels. Il y en a de Brion, de Barrias, de Bellangé, de Flandrin, de Chigot, de Dargelas, de Doze, d'Emile Breton, de Méry, de Louis Boulanger. Voici un fusain d'Appian : un *étang ;* des *canards* de Couturier ; des *faucheurs* d'Em. Michel (de l'Institut) ; des aquarelles de Segé, de Bodmer, de Justin Ouvrié ; des pastels de Courdouan, de Gratia ; de beaux dessins à la plume de Mallet. La fenêtre même est garnie

de vitraux de Joseph Felon. Une porte donne accès dans une vaste pièce, dont le buste du maître, exposé au Salon de 1883 par l'auteur Mme L. Viault, vous fait les honneurs : c'est une véritable galerie de peinture, dont je n'entreprendrai pas la description. Comment même choisir parmi tant de tableaux? Comment donner des noms? J'en ai tout un calepin couvert. J'y relève un peu au hasard ceux d'Armand Beauvais, Couturier, Gaston Guignard, A. Bouché, Duverger, Barillot, Fabius Brest, J. Felon, Isenbart, Lays, Appian, Chabry, Vayson, Em. Breton. Et combien d'autres aurais-je à citer? Segé, Mery, Chigot, Lazerges, Isnard, Royer, Desjardins, Ballin, Chaillou, Regnault, Favier, Dallemagne, Albert Gautier, qui signent des toiles plus ou moins importantes, simples pochades, études très poussées, ou compositions ayant eu les honneurs du Salon. Au sortir de cette salle, un petit *atelier* vous attend, avec le même luxe de tableaux, de bas-reliefs, de statuettes et ses armoires bondées de livres. Puis ce sont d'autres pièces (chambres à coucher), garnies également d'objets d'art, les uns acquis par le poète, les autres à lui offerts en hommage ou en échange. Et partout des meubles anciens, très divers de figure et d'époque, le tout constituant une collection plus intéressante que beaucoup de petits musées et débordant jusque dans la cour, sous forme de curieuses plaques de cheminées. Le jardin même, qui dévale en terrasse ensoleillée jusqu'à un bosquet bordé par la rivière, enferme une succursale artistique où, entre une trentaine de toiles, je distingue un robuste *lion* de Lançon et de remarquables *perdrix* de Schmidt.

M. Achille Millien ne me pardonnerait point si je n'avais pas une mention particulière pour ses compatriotes, les artistes nivernais, sur lesquels

il a appelé et fixé mon attention. Tous, ou à peu près, sont là représentés : Hanoteau, Monteignier, Mohler, Jullien, Tixier, Pail, Garcement, Martin des Amognes, Le Blanc Bellevaux, Urbain Bourgeois, Mlle A. Mathieu, m'ont vivement intéressé par leurs ouvrages, au double point de vue du mérite individuel et de l'ensemble qui constitue une petite école régionale. Ferrier a décoré avec esprit et goût les panneaux d'une armoire ; Dif a une bien jolie étude de fillette, et Berthault un bon portrait du poète. Voici un *buste* de Gautherin, *Pastorella*, la grâce même ; la *Mignon* bien connue de Boisseau ; l'*Épine* de Baffier, des *animaux* de Briffault. Je prie M. Millien de me pardonner les oublis que je peux commettre dans cette revue trop rapide de beaucoup d'œuvres sur lesquelles j'aimerais à m'arrêter. Mais je dois passer, en signalant seulement tous ces cartons bourrés de gravures, ces belles séries d'eaux-fortes de Charles Jacque, de Daubigny, de Seymour Haden et de tant d'autres !

III

Combien hospitalière, cette petite maison ! Combien d'amis, de passants illustres ou inconnus, en franchirent le seuil ! Plus d'un en garde souvenir aux pays lointains, au bord du Dnieper ou du Volga, dans les brouillards de Londres ou sous le ciel andalou (1). C'était fête d'y venir,

(1) « Souvent j'ai tremblé pour mes amis de France pendant cette guerre sanglante qui a couvert, des armées allemandes, la moitié de votre belle patrie. Donnez-moi, s'il vous plaît, de vos nouvelles, de vous, de votre mère que je vous prie de saluer respectueusement de ma part. D'après nos gazettes, les Allemands

plus encore d'y demeurer. « On traversait les grands bois, écrit dans son *Réveil de la Gaule* le maître sculpteur Jean Baffier, on arrivait à Beaumont-la-Ferrière chez notre cher poète Achille Millien, que l'on trouvait toujours avec son sourire bienveillant et son accueil chaleureux... On couchait dans des lits ayant appartenu à des princesses, au milieu d'œuvres d'art, si bien qu'il vous prenait envie de s'installer là pour finir ses jours dans ce coin de Paradis terrestre où règnent l'affinement sain de la civilisation et le calme bienfaisant et délicieux de la belle nature... »

Ce n'est pas, comme je l'ai écrit ailleurs par erreur, dans cette maison, ainsi parée et transformée par le poète, que celui-ci naquit ; mais on peut dire qu'il n'en connut pas d'autre : ses

ne sont descendus vers le sud que jusqu'à Cosne, que je me rappelle avoir vu en allant chez vous... Je pense toujours avec prédilection à Beaumont-la-Ferrière, aux forêts de chênes, aux prairies paisibles, aux villages, à la vieille église où nous avons fêté le jour de Pâques, à une maison hospitalière dans laquelle un charmant poète et son excellente mère honoraient de leur bonté l'étranger habitant du nord, de la patrie des bouleaux. » (Raudenhof (Livonie), 13 février 1871.)

« Combien je regrette de n'avoir pu encore arriver à offrir l'hospitalité à Raudenhof, à mon cher ami et à son excellente mère. Ma femme et moi, nous tâcherions de vous rendre agréable le séjour à la campagne livonienne. J'y attends un savant de Leipzig qui vient y fouiller avec moi des sépulcres du temps préhistorique... Je peux recevoir à la fois une dizaine de bons amis. Venez donc voir notre été du Nord qui vaut vraiment bien une excursion de 1,900 kilomètres. »

(3 juin 1873). — *Lettres du célèbre littérateur et savant livonien Jégor Von Sivers.*

Si Millien avait pu répondre à l'appel de ses amis, il connaîtrait aujourd'hui toutes les régions de la planète.

« J'espère que vous viendrez assister aux fêtes de

parents qui habitaient la maison d'en face, où il vint au monde le 4 septembre 1838 (1), s'installèrent, peu de temps après sa naissance, dans la maison qu'il occupe aujourd'hui. C'est là qu'il ferma les yeux de son père et de sa mère et que, selon toutes probabilités, il s'endormira, lui aussi, du dernier sommeil avant d'aller reposer dans le cimetière fleuri du village, à côté de ses chers morts.

« Je fus, dit Millien, un enfant maladif, nerveux, d'une sensibilité excessive, dont l'intelligence s'ouvrit de bonne heure. Mes pauvres parents me gâtaient et j'abusais de leur tendresse pour satisfaire mes caprices. A huit ans, quoique très ardent au jeu, j'étais déjà passionné de lecture ; j'en perdais souvent,

Colomb. Ce serait pour moi un grand plaisir et un grand honneur si vous me faisiez l'honneur d'accepter cette maison de Santa-Teresa pour votre demeure aussi longtemps qu'il vous plaira. » (Casa de Santa-Teresa (Catalogne), 14 juillet 1892).

Lettre de l'illustre poète et historien catalan D. Victor Balaguer, ancien ministre, sénateur, membre de l'Académie royale espagnole.

« Il faut venir prendre possession de votre siège au salon académique et passer quelques mois chez vos amis portugais qui en seraient si heureux. Et si vous voulez me faire un grand plaisir, vous trouverez dans ce vieux château une chambrette peu confortable peut-être, mais sincèrement offerte. » (Carnide (Portugal), 10 avril 1894).

Lettre du vicomte Julio de Castilho, littérateur et poète distingué, fils du grand poète aveugle Antonio-Feliciano de Castilho, qui régit le Parnasse portugais il y a quelque quarante ans.

(1) Et non en 1836, ainsi que l'indique Vapereau dans son *Dictionnaire des Contemporains*.

comme on dit, le boire et le manger. Je ne me mettais pas à table sans avoir dans ma poche un volume que j'entr'ouvrais à la dérobée pendant le repas et qui nécessitait l'intervention, quelquefois (trop rarement) la correction paternelle. Un voisin me prêtait des livres à l'insu de mon père. Je ne peux pas exprimer les impressions que je dois au bon Florian, à la *Jérusalem délivrée,* au *Roland furieux,* à toute cette bibliothèque de colportage qui allait de l'*Enfant de la Forêt*, de Ducray-Duminil, à *Mathilde,* de Mme Cottin. Et la *Petite Fadette!* Ce fut pour moi comme une révélation quand je lus l'idylle de George Sand dans le journal qui la publiait en feuilleton vers 1848; j'avais neuf ans... — Le château de Beaumont était alors habité par un personnage qui a laissé dans mon esprit comme un souvenir de légende, le comte de Brossard, petit-fils de Babaud de La Chaussade (un nom historique en Nivernais). M. de Brossard, adepte de Gall, venait souvent chez mon père, adjoint de la commune, que lui, comme maire, administrait. Costumé d'étrange façon, avec une longue robe noire, une toque ou un béret, il me faisait approcher et me palpait longuement la tête. Il finit par découvrir que je possédais à un degré éminent la bosse de l'harmonie, et, prévoyant les hautes destinées qui devaient m'échoir en vertu de cette bosse, il voulut développer sans perdre de temps mes dispositions naturelles. C'est à lui que je dois mes premières et uniques leçons de musique, dont, hélas! je n'ai pas profité. Chaque jour, j'allais au château, un lourd bâtiment aux immenses salles délabrées, où le piano, sous les doigts osseux du comte, grand, pâle, maigre et noir-vêtu, me semblait résonner lugubrement...

» Beaumont possédait à cette époque un excellent instituteur. Etant teinté de latin, il

pouvait reculer pour moi le moment redouté de l'entrée au collège. Cette idée du collège était passée à l'état de cauchemar obsédant, aussi bien pour moi que pour mes parents, qui n'entrevoyaient pas sans chagrin l'heure de la séparation. Cette heure sonna pourtant, lorsque l'instituteur déclara qu'il n'avait plus rien à m'apprendre. Ma mère me conduisit au collège de Nevers et m'y laissa, mais non sans commander mon portrait à un jeune peintre de passage. Ce portrait, le voici. Quant à l'auteur, il est devenu un artiste de beaucoup de mérite ; c'est Duverger, qui a au Luxembourg cette fine et charmante composition : *le Laboureur et ses Enfants*, et qui aujourd'hui s'est voué tout entier à la recherche d'un grand problème : la direction des ballons. »

Dans ses *Etrennes nivernaises*, Millien nous a gentiment confié ses heures de nostalgie et confessé ses turbulences d'élèves : j'aime à croire qu'il a forcé la note, car le palmarès que j'ai eu sous les yeux me l'a montré prenant dès la seconde année la tête de sa classe et la conservant jusqu'à la fin. En rhétorique, il obtint le grand prix fondé par le sénateur Manuel en faveur de l'élève « le plus distingué par sa bonne conduite, son application et ses succès. » Voir dans les *Etrennes nivernaises* le plaisant épisode qui se rapporte à ce succès brillant...

IV

Nous arrivons à la première tentative littéraire de notre poète, encore écolier du collège de Nevers. La guerre de Crimée venait de finir ; il se publiait nombre de volumes relatant les

opérations militaires ou narrant des scènes du camp. Un jour, le *Journal de la Nièvre* reçut une lettre accompagnée d'un manuscrit. La lettre, signée J. E. A. (les initiales des prénoms de Millien : Jean, Etienne, Achille) était, semblait-il, d'un capitaine de chasseurs à pied, qui, en congé de convalescence, adressait au journal quelques pages de ses souvenirs criméens. Le naïf subterfuge réussit, et la *copie* du « capitaine » parut en deux numéros ; mais Millien n'en éprouva qu'une satisfaction tout intime ; il n'osa se confier à aucun de ses camarades.

Une fois subie l'épreuve du baccalauréat, il fallait songer au choix d'une carrière. Millien ne se décidait pas ; il sentait le démon des lettres s'agiter dans son cerveau, sans avoir toutefois la ferme pensée d'obéir à ses inspirations. Faire son droit, c'était dans le programme ; ensuite on verrait : mais ses excellents parents, rentrés en possession de leur cher fils, voulaient le garder le plus longtemps possible auprès d'eux. Son père lui vantait les avantages d'une bonne étude de notaire, bien gérée par un jeune licencié en droit qu'on marierait avec la fille d'un vieil ami, etc. Et voilà Millien, sans être bien convaincu, installé comme clerc — quelque peu amateur — du tabellion de Beaumont-la-Ferrière. Cet honorable officier ministériel recevait des journaux ; ces journaux annonçaient des concours littéraires ; de là le malheur. — Millien écrivait de la prose et des vers (1) pour le concours d'une revue (*la France littéraire*) que dirigeait à Lyon M. Adrien Peladan, le père du Sâr ; où Soulary publiait ses *Papillons noirs ;* où débutaient aussi Mme Adam et la bonne romancière bretonne Mlle Zénaïde Fleuriot. Il donnait à divers journaux de son

(1) Quelquefois sous ce pseudonyme : Henri Jourdan.

département des nouvelles, des articles littéraires : *Comme quoi chez Scarron le cul-de-jatte se réconcilièrent deux beaux esprits*, — *Une soirée à l'hôtel de Rambouillet*, — *Simple causerie sur Florian*, etc. Si bien que le notariat restait en souffrance, et que le bon tabellion déclarait à M. Millien père que son fils n'avait pas les aptitudes de sa profession.

Sur ces entrefaites, le jeune poète éprouva son premier grand chagrin : il perdit son père, enlevé en pleine santé par une apoplexie. Moins que jamais il pouvait penser à s'éloigner du village où le retenaient, et son affection pour sa mère, et les intérêts de son modeste patrimoine.

« La plupart des vrais poètes n'ont pas d'histoire. M. Millien obéit à cette règle (1). » Il avait dit adieu au notariat. Dès 1860, il publiait un recueil de cinq mille vers : *la Moisson*, et tout aussitôt cette œuvre d'un inconnu de vingt ans, qui n'avait pas encore mis les pieds à Paris, pénétrait dans les salons littéraires, fixait l'attention de la critique. Millien me disait quelle fut sa surprise, le jour où l'un de ses voisins lui donna à lire une chronique d'Eugène Chapus parlant des cinq ouvrages réservés, cette année-là, par l'Académie française, pour le prix de poésie : *la Moisson*, du jeune auteur, y figurait ; « mais ma surprise, ajoute M. Millien, devint presque de la confusion quand le même chroniqueur, dix-huit mois plus tard, posa ma candidature à l'Académie. Je crus à une mystification. » Cet article d'Eugène Chapus mérite d'être reproduit en partie :

« La plus grande agitation règne parmi les postulants au fauteuil académique. On regrette,

(1) Alex. Pedagnel, *Achille Millien*.

en présence des justes ambitions qui se produisent — nous ne parlons pas des prétentions — que l'Académie soit dans l'obligation d'ajourner encore l'élection de plusieurs candidats de mérite et d'honorabilité parfaite. On aura beau faire, il n'y aura que deux membres de nommés, et ces deux nominations, d'après le sentiment unanime du public, ne pourront se faire qu'en commettant de pénibles exclusions. Il y a en ce moment, entre autres noms parmi les ayants droit au siège académique — nous citons au hasard — M. Morlot, M. Jules Favre, MM. Alexandre Dumas père et fils, MM. de Carné, Léon Gozlan, de Saint-Georges, Octave Feuillet, Léon Halévy, l'élégant et correct écrivain, l'auteur d'un grand nombre de pièces de talent et d'*Horace* et de *la Grèce tragique*, c'est-à-dire la traduction en vers très remarquable des chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide; Camille Doucet, Albert de Broglie, Jules Janin, Auguste Maquet, Achille Millien, à qui nous devons cet adorable volume de poésie intitulé : *la Moisson*.

» Nous défions le plus habile anatomiste de critique littéraire de faire un choix entre ces noms, à l'exclusion des autres, sans que le public, juge et désintéressé, ne s'en étonne et ne demande pourquoi. Chacun de ces candidats a des droits suffisants pour justifier son élection, et cependant on n'en choisira que deux... » Puis Chapus demandait à l'Académie d'élargir son cadre, et de ne plus limiter à quarante le nombre de ses membres. Eugène Chapus resta un sincère et fervent admirateur d'Achille Millien, qui eut plus tard l'occasion de le connaître personnellement.

« En France et même à l'étranger, *la Moisson* parut ce qu'elle était réellement, c'est-à-dire une œuvre convaincue, colorée, tout imprégnée de senteurs agrestes, toniques et délicieu-

ses (1). » Il faudrait citer les lettres élogieuses des maîtres de notre littérature, les articles laudatifs de la critique, pour montrer l'accueil vraiment extraordinaire que reçut cette première publication de Millien.

« J'ai lu vos vers avec un véritable plaisir, écrivait M. Guizot. Quand vous viendrez a Paris, donnez-moi de plus le plaisir de vous voir. » — Victor de Laprade : « J'ai besoin de vous dire quel charme j'ai éprouvé à la lecture de votre volume. Comme toutes les œuvres sérieuses et sincères, votre poésie gagne beaucoup à être relue et à être vue d'ensemble. » — Le marquis de Larochefoucauld-Liancourt : « Personne plus que moi n'admire la merveilleuse facilité avec laquelle vous détaillez tous les effets de la nature ; mais votre harmonie poétique n'est pas moins admirable. Vous débutez d'une manière éclatante... » — M. de Barante : « Je me suis empressé de lire vos poésies, et j'en ai reçu la même impression que l'auteur de la préface... » — Hugo et Lamartine, d'ailleurs coutumiers d'applaudissements, écrivaient, le premier : « La senteur des prés et le souffle des bois sont dans vos charmantes géorgiques » ; le second : « Je ne peux que vous dire bien haut : « bravo ! » — Un compatriote de Millien, ancien recteur de l'Université, alors évêque de Quimper, Mgr Sergent, disait : « Vous avez dû trouver des admirateurs plus empressés que moi, mais je vous affirme que vous n'en trouverez pas de plus sincères. Si je voulais vous dire tout ce qui m'a charmé dans votre livre, il me faudrait citer toutes les poésies qui le composent... Vous ne sauriez croire avec quel plaisir je retrouve notre Nivernais, ses vieilles traditions, ses beaux paysages si bien peints dans vos

(1) Alexandre Piedagnel, *Achille Millien*.

vers. Lorsque j'irai en Nivernais, je tâcherai de vous offrir de vive voix mes félicitations. Si quelquefois l'envie vous prenait de voir l'Océan et ses sombres magnificences, ce serait avec bonheur que je vous offrirais l'hospitalité et vous servirais de pilote ».

Louis Jourdan écrivait : « Parmi les innombrables recueils poétiques qui se publient journellement, en voici un qui certainement ne tardera pas à donner à son auteur une grande et légitime réputation... » — « Quelle grâce ! quelle fraîcheur ! quelle poésie ! Toute *la Moisson* est de la valeur de cette gerbe odorante. M. Achille Millien est tout jeune ; bien des volumes doivent suivre *la Moisson*, et le Morvan a trouvé son Burns et son Brizeux. » (Aug. Lestourgie.) — « *La Moisson* place Achille Millien entre Victor de Laprade et Autran. » (Boué de Villiers.) — La *Revue de l'instruction publique* disait : « Les poésies de M. Millien justifient les éloges qui leur sont attribués. L'auteur a un sentiment profond et vrai de la nature, sa muse est gracieuse et naïve, comme celle de Burns et de Thomson ; de plus, il est homme de foi et de conviction : ses vers ont un parfum d'honnêteté et de sincérité qui gagne le lecteur et le tient sous le charme... Je trouve dans les sujets purement rustiques sa vraie supériorité : il excelle dans la peinture des scènes de village et dans les descriptions de la vie champêtre ; autant de petits tableaux parfaits. Sa poésie est tantôt grave et sincère, tantôt gracieuse et souriante, tantôt pleine de vivacité et d'entrain... » (Victor Chauvin). — Un officier lettré, petit-neveu du maréchal Bugeaud, devenu plus tard le général Sermensan, écrivait une longue étude où, prévoyant l'avenir d'Achille Millien, il le faisait déjà « l'émule de nos grands poètes ».

Il serait oiseux de multiplier ces extraits, de

citer les lettres du comte de Marcellus, de Saint-Marc-Girardin, d'Emile Augier, de rappeler les articles de MM. Ulric Guttinguer, Mazure, Morillon, Emile Deschamps, etc., dans les grands journaux parisiens. A l'étranger, des critiques illustres continuaient ce concert d'éloges : Féodor Wehl, Rud. Gottschall, le docteur Rosenkranz, etc., dans les journaux allemands. Le poète et conteur populaire Antonio Trueba reconnaissait un émule dans Achille Millien, et le présentait, en traduisant plusieurs de ses poésies, à ses compatriotes espagnols. « Prati (le grand poète italien), fin connaisseur, parlait de lui avec éloge. » (Amédée Roux, *Revue de l'année.*) Seul, M. Vapereau, professeur classique troublé dans ses formules, — qui devait bientôt, lui aussi, rendre justice à Millien et constater « ses qualités réelles et sérieuses, sa forme si souvent heureuse, etc., » — s'écriait que « trop louer un jeune poète, c'est ensevelir une œuvre naissante dans un linceul de gloire. » Amédée Pichot répliquait énergiquement à Vapereau dans la *Revue britannique.*

Encouragé par un tel accueil, Achille Millien préparait un second volume : il parut en 1862 sous ce titre : *Chants agrestes ;* et le succès de *la Moisson* se trouva brillamment confirmé (1).

(1) « *La Moisson* a classé tout d'abord le nom de M. Achille Millien parmi les noms dont on se souvient... je recommande ses *Chants agrestes* comme une des plus heureuses et des plus hautes manifestations de la poésie actuelle. » (Émile Deschamps, *Union de Seine-et-Oise.*) — « Les *Chants agrestes* font le pendant de cet autre ouvrage, *la Moisson*, qui comptera parmi les belles œuvres littéraires de notre temps. Jamais poésie française n'a été plus imprégnée du sentiment vrai de la nature. » (Eugène Chapus, *le Sport.*) — « J'éprouve une joie véritable à parler de ce volume.

La préface de ce recueil, comme celle du précédent, était signée de Thalès Bernard. Poète et érudit de valeur, Thalès Bernard avait exposé, vers 1856, une théorie pour la rénovation de notre poésie française, qu'il voulait retremper aux sources. « Après avoir profondément étudié les poésies populaires des diverses contrées de l'Europe, il s'est proposé d'en donner quelques exemples et de créer en France un genre nouveau (1). » Il publiait des recueils composés en grande partie de traductions ou d'imitations de poésies allemandes, hongroises, russes, scandinaves, etc.; soit tirées du fonds populaire, soit extraites des poètes lettrés étrangers, qui, disait-il, avaient échappé à la sécheresse dont nous périssions, en conservant d'étroites relations avec les chansons du peuple. Les premiers vers d'Achille Millien l'enthousiasmèrent : il y trouvait la fraîcheur, l'ingénuité, le charme des productions primitives. Pour enrôler sous son drapeau le jeune poète, il voulut écrire la préface de *la Moisson*, présentant ce recueil comme « la plus complète justification de la théorie qui prétend asseoir la poésie moderne sur la poésie populaire. » Il ajoutait : « L'auteur de ce volume a la gloire d'être le premier qui accuse franchement ce genre nouveau », et il revendiquait

à signaler, peut être même à révéler à quelques-uns ce vrai poète. Je ne sais point quel est son âge, je ne crois pas qu'il ait produit encore beaucoup de volumes. Celui-ci me le montre tout à coup comme un maître. Il a le sentiment, il a la pensée, il a l'imagination, il a le don de la forme... » (Attale du Cournau, *Revue française.*) — « Je parlerai des *Chants agrestes* de M. Achille Millien qui a déjà conquis, dans notre poésie populaire, le même rang qu'Uhland dans celle de l'Allemagne. » (Amédée Pichot, *Revue britannique.*) Etc.

(1) Frédéric Godefroy, *Histoire de la littérature française.*

pour Millien « ce titre de précurseur qu'on va sans doute lui disputer ». En effet, la théorie de Thalès Bernard n'était pas acceptée sans contestation. A côté des éloges décernés à Achille Millien, l'*école populaire* soulevait des protestations qui s'avivèrent surtout à propos d'une série de brochures écrites par M. Léon Rogier sur *les Poètes contemporains*. Thalès Bernard, Leconte de l'Isle, Achille Millien étaient longuement étudiés (en des volumes de 120 pages) suivant la poétique préconisée par Thalès Bernard. « Ne vous laissez pas embarbouiller par les théories mystico-allemandes », disait à Millien Charles Deulin, dans l'*Esprit public;* Victor Chauvin, dans la *Revue de l'instruction publique;* le comte Horace de Viel-Castel, dans la *France*, entre autres, tenaient le même langage. « Le recueil des *Chants agrestes*, écrivait ce dernier, est rempli de délicieuses études...; cependant (ajoutait-il en déplaçant un peu la question), quelque charmants qu'ils soient, ces chants ne seront lus ni par les ouvriers de nos manufactures, ni par les paysans, aux grandes veillées: le poète rêveur et paysagiste est trop civilisé, trop fin, trop élégant, et pas plus qu'il n'arrivait à Virgile d'entendre des laboureurs réciter ses idylles en ramenant le soir leurs bœufs fatigués, il ne lui est réservé d'entendre chanter ses *Chants agrestes* par les rudes valets de ferme du Nivernais. »

En 1863 parurent les *Poèmes de la Nuit*, auxquels l'Académie française décerna un de ses prix. Cette fois le poète voyait sa réputation agrandie et consacrée. Il avait déjà réalisé les promesses fondées sur ses brillants débuts: à vingt-cinq ans, il avait donné trois recueils de poésies; lauréat de nombreux concours, cou-

ronné par l'Académie française, salué chez nous et au-delà de nos frontières comme « un des meilleurs poètes » (selon l'expression de Sainte-Beuve et de Janin), classé dans toutes les anthologies, il avait déjà reçu de flatteuses distinctions honorifiques, comme la croix de l'Etoile polaire, que le roi de Suède, Charles XV, lui adressait avec ses félicitations. Les académies se l'affiliaient. Dès 1860, la Société littéraire de Lyon lui avait ouvert ses portes. En 1861, c'était l'académie de Reims; en 1862, celle de Bordeaux (1), et le Cercle artistique, littéraire et scientifique d'Anvers; en 1863, la Société philotechnique de Paris, dont le secrétaire, l'éminent avocat Saint-Albin Berville, « se félicitait d'être l'organe en cette circonstance ». Puis l'académie de Stanislas, de Nancy (2), celle de Rouen (3), celle d'Agen (4), etc...

Dès lors Millien se consacra aux lettres, mais au lieu de céder comme tant d'autres à l'at-

(1) « L'unanimité des suffrages vous a été acquise, ce qui ne se voit pas souvent, et ce qui prouve combien votre candidature a éveillé de sympathies. » (Lettre de M. Hippolyte Minier, président.)

(2) « Le scrutin a manifesté la vive sympathie que vos œuvres ont conquise, et aux nombreuses et sérieuses appréciations qui ont constaté votre mérite, s'ajoute aujourd'hui la décision de notre compagnie. » (Lettre de M. Ed. Simonin, secrétaire perpétuel.)

(3) « Puisse cette nouvelle ne pas trop pâlir à côté de l'honorable distinction que vos œuvres viennent de vous valoir auprès de l'Académie française, et que nous apprenions aujourd'hui même par le compte rendu de la séance inséré au *Moniteur*. » (Lettre de M. Ad. Decorde, secrétaire.)

(4) « En vous accordant cette distinction, la société a en vue moins de vous faire honneur que de se rehausser elle-même par l'adjonction d'un talent frais et nouveau. » (Lettre de M. Ad. Magen, secrétaire.)

traction de la Grande Ville, avec le désir de tirer meilleur parti de sa jeune gloire, il se fixa au village, au risque de se faire oublier dans sa laborieuse indépendance. Paris, le grand « désert humain », l'effarouchait, et, du reste, en quittant ses chères campagnes, il aurait dû quitter aussi et laisser seule la mère excellente, dont les soins et les veilles avaient si souvent lutté à son chevet contre les maladies de son enfance. Il se reposa des travaux littéraires en s'occupant d'agriculture : j'ai vu de modestes médailles de comice agricole, parmi celles (au moins 150) que le poète a gardées en souvenir de ses succès aux concours académiques.

Tout en donnant des vers, des nouvelles, des articles de critique à des périodiques nombreux (citons seulement la *Revue française*, la *Revue de la province*, le *Mercure de France*, l'*Europe littéraire*, la *Revue indépendante*, la *Revue de Paris*, la *Semaine des familles*, la *Gazette des étrangers*, la *Suisse*), Millien publiait successivement *Musettes et Clairons* (1) en 1866, et *Légendes d'aujourd'hui* en 1870. Il avait composé ce dernier recueil avec amour, et il comptait sur un succès qui se dessina très vif dès l'apparition du volume « où l'invention se

(1) Ce volume affirme le double caractère de sa poésie « idyllique et héroïque ». — « Amant alterna Camœnæ : ces *Musettes* sont si suaves, ces *Clairons* si puissants ! » (G. Gandy.) — « La voix qui chantait tout à l'heure le printemps, les fêtes agrestes, les doux loisirs, célèbre maintenant la liberté, la patrie, les héros. Cette voix est celle que je préfère ; elle a parfois des accents que ne désavoueraient ni Hugo, ni Barbier. » (J. Peychez.) — « Son clairon sonne magnifiquement ; il me semble pourtant que je préfère sa musette ! » (Daniel Bernard.)

VUE DE BEAUMONT-LA-FERRIÈRE

LA MAISON DU POÈTE

Th.-Emm Duverger, pinx.

ACHILLE MILLIEN A ONZE ANS

VUE DE BEAUMONT-LA-FERRIÈRE

LA MAISON D'ACH. MILLIEN

Pastel de L. Gratia d'après une photographie.

ACHILLE MILLIEN A DIX-NEUF ANS

déploie avec tant de largesse et d'originalité ». Mais il n'avait pas prévu la fatale guerre qui devait étouffer sous le tonnerre des canons les accents harmonieux de la poésie. Ce n'est que plus tard que la presse et le public revinrent à ce volume dont Léon Halévy écrivait : « J'ai si rarement le plaisir de lire de beaux vers (malgré le déluge de rimes qui nous inonde), que c'est pour moi une bonne fortune de rencontrer une œuvre qui porte l'empreinte d'une véritable inspiration et le cachet d'un talent très élevé. J'ai reconnu là le poète des *Légendes*, ce beau recueil qui sera un jour mis à sa place, et dont je ne vous ai pas assez félicité ».

A cette époque, Millien pensait à doter son Nivernais d'un poème qui en eût consacré les coutumes, les traditions ; qui eût encadré, dans les paysages du Morvan et du *pays bas*, la vie de ses bûcherons, de ses charbonniers, de ses forgerons. Il voulait faire pour sa province ce que Brizeux et Mistral ont fait pour la Bretagne et la Provence. La guerre coupa les ailes à ce rêve de poésie. Elle poursuivit le poète d'une obsession constante, et, de là, naquit ce beau recueil : *Les Voix des Ruines* (1873), où « les douleurs de la patrie sont éloquemment célébrées. Sur nos ruines récentes, l'écrivain jette les fleurs sacrées du regret et laisse tomber les larmes d'un fils ». (Alfred de Martonne.) — M. Philibert Soupé écrivait dans le *Salut public :* « L'année terrible a inspiré noblement plus d'un de nos poètes, et Victor Hugo, François Coppée, Eugène Manuel, Théodore de Banville, Déroulède, etc., ont ajouté alors à leur lyre une corde de fer. M. Millien est un de ceux qui ont fait résonner avec le moins d'emphase et le plus d'émotion cette note patriotique et douloureuse ».

L'Académie française ne laissa point passer,

sans le distinguer, ce remarquable volume ; elle le mit *hors de concours :* « Nous avons mis hors de concours, dit le rapport du secrétaire perpétuel, avec rappel de leurs précédents succès, plusieurs concurrents déjà couronnés par l'Académie... C'est une haute récompense que cette sorte d'ostracisme dont nous avons jugé dignes MM. Achille Millien, Theuriet, Campaux... »

Millien donnait alors des vers au *Correspondant*, à la *Vie littéraire*, au *Musée universel*, à la *Revue britannique*, à l'*Art universel ;* à des recueils tels que l'*Almanach du Sonnet*, aux mémoires de diverses sociétés savantes (académie de Caen, société philotechnique, etc.), et il collaborait au *Parnasse contemporain*, de Lemerre.

Souvent, les amis et les admirateurs du poète l'avaient pressé de réimprimer ses premiers recueils, épuisés depuis longtemps. Plusieurs artistes, non des moindres, l'engageaient à donner à cette réédition un caractère artistique et lui offraient le concours de leur crayon on de leur burin (1). Millien s'entendit à ce sujet avec Lemerre, l'éditeur des poètes : une souscription devait couvrir une part des frais. En 1875 parut le volume des *Nouvelles Poésies ;* en 1877, celui des *Premières Poésies*. « Plus sévère que ceux de ses amis qui ont pris l'initiative de cette nouvelle édition et qui se contentaient d'en éliminer quelques poésies, l'auteur — (écrivait Millien) — s'est cru obligé

(1) Des peintres ou des graveurs tels que Brion, Barrias, Maxime Lalanne, Appian, Hanoteau, Patrois, Chabry, Courtry, Taïée, Ballin, Teyssonnières, E. Breton, Rajon, Lançon, Alphonse Leroy, Gustave Morin, et une vingtaine d'autres y collaborèrent.

d'élaguer largement son œuvre : il lui a paru suffisant, sinon téméraire, d'en conserver presque la moitié... » Et, de fait, Millien éliminait d'un coup, dans le seul volume des *Premières Poésies*, environ neuf mille vers sur les quinze mille des premières éditions, sacrifice exagéré contre lequel protestèrent plusieurs journaux.

Tous les critiques purent ainsi apprécier, dans son ensemble, l'œuvre poétique de Millien, et leurs applaudissements prouvèrent à l'auteur que, même loin de Paris, le talent probe et sincère ne reste point méconnu. On parla d'un fauteuil académique pour le poète : plusieurs, parmi les Quarante, lui suggérèrent l'idée de sa candidature ; mais, dit M. Piedagnel, « sa modestie (car il y a des poètes modestes) l'empêcha d'écouter ces conseils pressants, et cependant les titres sérieux ne lui faisaient pas défaut. »

C'est en 1879 que parut le septième recueil poétique d'Achille Millien : *Poèmes et Sonnets*. L'appréciation de la critique peut être résumée par ces quelques lignes extraites du compte rendu d'Emmanuel des Essarts : « Lauréat de l'Académie française, poète apprécié par la critique et le public, Achille Millien est trop connu pour que nous insistions sur son œuvre antérieure. Avec ces poètes aimés et consacrés, on n'a qu'à suivre leurs productions et à en noter l'heureuse abondance. Il y a trois poètes chez Achille Millien : un narrateur, un « sonneur » de sonnets humoristiques et un paysagiste épris de la campagne qu'il connaît bien. C'est le troisième que nous préférons. Comme narrateur, Millien, malgré son mérite réel, nous paraît inférieur à quelques-uns de ses émules ; comme paysagiste, il ne le cède à personne. Il fait de charmants sonnets, mais une vingtaine

d'écrivains en font de non moins charmants. C'est donc dans les idylles franchement rustiques et dans certaines stances d'une harmonieuse ampleur que nous allons chercher l'originalité de ce poète si digne, si méritant... Ce charmant livre, nous n'en doutons pas, vaudra encore à son auteur une des couronnes de l'Académie française, en attendant qu'Achille Millien distribue des couronnes à son tour, auprès des Theuriet et des Sully-Prudhomme »...

Selon les prévisions de M. Emmanuel des Essarts, l'Académie française réserva pour un de ses prix le nouveau recueil. Quelques jours avant le vote de l'Académie qui devait ratifier les conclusions de sa commission, M. Xaxier Marmier, un des Quarante, fit une démarche auprès de Millien. « Vous allez, lui dit-il, être de nouveau couronné par l'Académie. Or, vous connaissez le poète canadien Louis Fréchette et le volume de vers qu'il a publié. Il m'était venu l'idée de provoquer, sur son nom, une petite manifestation en faveur de nos frères Canadiens, ces Français de vieille roche. Avec vous on peut parler net: Voulez-vous vous montrer généreux et lui céder votre place? J'espère, dans ce cas, décider mes confrères à lui attribuer votre prix, à l'unanimité. Fréchette est à Paris, il assistera à notre séance et pourra redire chez lui que le Canada n'est pas oublié en France. Ce ne sera pas rompre les liens qui vous attachent à l'Académie; au contraire, vous les resserrerez et vous lui donnerez bien d'autres occasions de rendre publiquement justice à votre beau talent. » Millien n'hésita pas; il connaissait Fréchette, il avait été des premiers à vulgariser chez nous le nom des poètes canadiens; il fit le sacrifice qu'on lui demandait, et c'est Fréchette qui fut l'heureux bénéficiaire du prix. J'ignorerais le fait, sans la lettre suivante trouvée dans les cartons du poète, qui

ne m'en voudra pas de révéler un incident honorable pour tous :

« Montréal (Canada), 14 janvier 1881.

» Cher maître,

» ... J'aurais été heureux, lors de mon voyage en France l'été dernier, de pousser une pointe jusque dans le Nivernais ; mais j'ai dû m'en revenir précipitamment pour cause de maladie. J'ai su par M. Marmier combien vous vous étiez montré généreux envers moi, en vous effaçant volontairement lorsque vous avez appris que j'étais sur les rangs pour le concours Montyon. J'ai été profondément touché de ce procédé, mon cher confrère, et je ne l'oublierai pas. Il n'y a qu'en France que l'on trouve des sentiments aussi chevaleresques. Merci un million de fois !

» ... J'espère que, de votre côté, tout va comme sur des roulettes, et que vous travaillez toujours pour la postérité. Le fauteuil d'académicien vous attend, vous !

» Votre ami du Canada,

» Louis Fréchette. »

Epris du charme singulier qui émane des choses primitives et spontanées, Millien n'avait jamais négligé les occasions de recueillir les légendes, les chansons de sa province. Depuis son adolescence il avait abondamment colligé ces fleurs de littérature populaire. A partir de cette année (1879), il mena vigoureusement sa chasse aux traditions nivernaises. C'est bien à lui qu'incombait cette tâche, moins facile

qu'elle ne le paraît : nul mieux que lui ne pouvait la remplir. Il le fit avec tant de soin et de conscience, — scrutant les coins les plus ignorés du Nivernais, ne trouvant jamais sa récolte assez riche, glanant encore après avoir moissonné — que la publication de sa collection considérable, entravée d'ailleurs par la maladie, a été retardée jusqu'ici. Souhaitons qu'elle voie le jour au plus tôt !

J'ai entendu divers admirateurs des poésies de Millien regretter qu'au lieu de consacrer douze ou quinze ans de sa vie à ces recherches d'un intérêt spécial, il ne nous ait pas plutôt donné dans cet intervalle un ou deux nouveaux recueils de ses charmantes poésies. Je ne partage pas cette opinion : sans être un passionné de folk-lore, je ne peux qu'applaudir l'écrivain qui poursuit, avec ses seules ressources, malgré des embarras de tout genre, une œuvre au bout de laquelle il voit à élever un monument filial à son Nivernais. Millien a tout un fonds d'anecdotes plaisantes sur ses laborieuses explorations auxquelles il associa souvent son ami, M. Pénavaire, le musicien distingué chargé du soin de noter les anciennes cantilènes.

En 1885, il perdit sa mère. De ce coup tout son être fut ébranlé. Sa veine poétique, si riche et si féconde, parut épuisée. Pas d'autre travail possible, que celui de ses explorations à travers le Nivernais. Après chaque excursion, il rentrait fatigué de corps et d'esprit dans sa maison qui lui semblait si grande, si vide, si froide. Sa santé s'altéra profondément. Je le revis à cette époque ; je le retrouvai toujours franc de cœur et bienveillant d'accueil, mais vieilli et attristé. « On peut croire, me disait-il, que ma pauvre mère a emporté avec elle le bonheur du foyer. » Il était en même temps victime de sa confiance excessive, dupe d'aigrefins qui compromettaient

sa situation matérielle. Cependant le ressort n'était pas brisé. Le poète se remit au travail, et, en peu d'années, publia, outre diverses brochures, plusieurs volumes d'une autre partie de son œuvre, traductions, prose ou vers, de chants populaires ou de poètes étrangers : *Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro* (1891). — *Fleurs de la Poésie étrangère* (1892). — *Les Chants oraux du peuple russe* (1893). — *Ballades et Chansons populaires des Tchèques et des Bulgares* (1894). Il donnait ses *Etrennes nivernaises* pour 1895 et pour 1896 (1), et augmentait son bagage poétique d'un huitième recueil : *Chez Nous*.

Voué à la glorification du terroir natal, des mœurs et des traditions ancestrales, ce volume, où se retrouve, dans la maturité du talent consacré, la fraîcheur des premières poésies d'Achille Millien, obtint un magnifique succès. Ce fut dans la presse un juste concert d'éloges dont Philippe Gille donna la première note dès l'apparition de l'ouvrage en écrivant dans le *Figaro* : « Achille Millien, le poète de la terre, des champs et des bois, comme Millet en fut le peintre, publie un nouveau recueil de poésies. J'en signalerai les hautes inspirations, et, dominant le tout, l'amour profond de la nature qui vivifie le livre. Parmi les nombreuses belles pièces qui forment le volume, je citerai »..., etc. — Le volume est, en effet, rempli de morceaux exquis prêts pour les anthologies futures, de

(1) « Ravissantes plaquettes de 100 pages qui nous semblent un vrai modèle de publication locale ou régionale. » (Emile Blémont.) — « Charmant petit livre sentant bon la terre de France... Faisant alterner, avec les vers, les chansons populaires et les contes, des notices sur les artistes et les poètes nivernais, ce volume fait le plus grand honneur à l'initiative de M. Achille Millien. » (O. de Gourcuff.)

ces pièces telles qu'en contiennent tous les recueils du poète, comme le constatait en 1875 M. Emmanuel des Essarts, en citant *Soir de février*, un des *Paysages d'hiver* (1) : « Voilà un chef-d'œuvre digne de la pléïade rajeunie. Cette odelette et bon nombre de sonnets suffiraient pour assurer le rang de M. Achille Millien, lui donner une place assez étendue dans les anthologies, et, enfin, comme parle Malherbe, pour garder son nom de périr. »

L'Académie française couronna le volume et la Société nationale d'encouragement au bien décerna au poète sa médaille d'or en appréciant ainsi ses dernières publications, par la plume de son éminent président, M. Stéphen Liégeard :

« ... M. Achille Millien est un poète trop connu pour qu'il soit nécessaire de le présenter au grand public des lecteurs. Son œuvre, charmante toujours, puissante souvent, est considérable. C'est du pays natal qu'il n'a jamais voulu quitter, c'est de son cher Morvan que nous viennent, depuis près de quarante ans, tant de beaux poèmes où vibrent toutes les cordes de la lyre. La nature s'y reflète comme en un miroir fidèle, et il s'en dégage de salutaires parfums d'herbes et de fleurs rustiques. Nul mieux qu'Achille Millien n'a célébré les travaux des champs, l'odeur des foins, l'or des blés mûrs. Il aime le paysan, vit à ses côtés, l'observe et l'encourage : il était le chantre des humbles avant François Coppée, et il y a longtemps que, pénétré de l'amour du bien et du beau, il leur a jeté son premier *Sursum corda*. Mais, l'heure venue, les malheurs de la patrie ne le laissent point insensible : sous le

(1) Dans le recueil : *Voix des Ruines*.

maître paysagiste apparaît le citoyen blessé au cœur qui voit courir, dans les tiges poussées sur le champ de bataille, une sève faite du sang de nos morts.

» Maintes fois, et en haut lieu, le poète nivernais a été couronné. La médaille d'or que la Société d'encouragement au bien lui décerne aujourd'hui s'adresse plus particulièrement aux dernières publications ayant pour titres : *Chez nous*, *Chants oraux du peuple russe*, *Etrennes nivernaises*, qui nous semblent tout à fait dignes de cette haute distinction. »

Enfin, le poète vient de fonder la *Revue du Nivernais*, dans le but de créer au cœur de sa province un foyer intellectuel autour duquel se grouperont les amis des lettres et des arts (1). Il dirige fort heureusement cette intéressante publication mensuelle, rédigée par ses seuls compatriotes, — tout en préparant plusieurs ouvrages annoncés et en s'occupant de la prochaine mise au jour de son grand recueil du folk-lore nivernais. Et en même temps il disperse ses vers dans de nombreux périodiques. J'en ai lu dans le *Monde poétique*, les *Annales politiques*

(1) « La *Revue du Nivernais* que dirige avec beaucoup de talent M. Ach. Millien... » (*Autorité.*) — « Nous aimons à citer ce périodique comme un modèle de publication provinciale. » (*Revue de Bretagne.*) — « Notre éminent confrère, M. Achille Millien, a fondé la *Revue du Nivernais*. Dirigée par ce lettré délicat, le recueil que nous signalons est du plus grand intérêt. » (*Revue du Siècle.*) — « La charmante *Revue du Nivernais*, si bien dirigée par M. Ach. Millien.., » (*Univers.*) — « Un poète de grande valeur, Achille Millien a créé la *Revue du Nivernais*, où des lettrés de ce coin de terre si pittoresque refont l'histoire du cœur, de l'esprit et des aspirations de cette ancienne province. (Jean Bernard, *La France.*) Etc.

et littéraires, le *Semeur*, le *Foyer*. Dans le *Musée des familles*, la *Revue des arts et des lettres*, la *France illustrée*, l'*Artiste*, la *Revue hebdomadaire*, la *Revue de la France moderne*, la *Revue du siècle*, la *Revue internationale*, j'en lis encore, ainsi que des parties détachées de sa collection folklorique, réservée surtout aux revues spéciales, telles que la *Revue des traditions populaires*, *Mélusine*, la *Tradition*, la *Revue de philologie française*, l'*Archivio delle Tradizioni popolari* de Palerme. Il collabore aux recueils de M. Sébillot : *Contes des provinces de France*, *Gargantua* dans les *Traditions populaires*, *Blason populaire de la France*. Et je le trouve signant des traductions (prose ou vers) en même temps que des pièces originales, dans plusieurs des revues déjà citées, et dans un grand nombre de revues étrangères : *Rivista contemporanea*, *Pro Patria*, de Madrid : *Diario*, de Caracas ; *Las tres américas*, *Gaceta ilustrada*, de New-York ; *Diario del Salvador ;* la *Habana élégante*, de Cuba ; *Arte*, *Nova alvorada*, *Revista d'Hoje*, de Lisbonne ; le *Spectateur*, d'Athènes ; *Stamboul*, de Constantinople ; une revue flamande publiée à Anvers et à Amsterdam, etc., collaboration qui témoigne d'une puissante activité intellectuelle.

V

Voilà l'œuvre de l'écrivain, œuvre probe et vaste, produit de « toute une vie de saine et haute inspiration et de travail, qui comprend trois parties : poésies originales, études de folk-lore et traductions ». (Piedagnel.)

Huit recueils de poésies originales, avec leur double caractère idyllique et héroïque, sans compter les pièces disséminées dans les pério-

diques, et celles que j'ai vues inédites, dans les cartons du poète, bien plus de trente mille vers ! Certes, tous ne sont pas d'un mérite égal et il n'est pas nécessaire d'en écrire autant pour être un grand poète. Toutefois une telle fécondité atteste la richesse du terrain et c'est par l'abondance des gerbes que se révèle la fertilité du sol. Et Millien est en pleine force de production. Encore un peu de temps et nous verrons certainement paraître un neuvième recueil poétique.

On a voulu *classer* Achille Millien, le rattacher à une école. Je vois que la jeune génération le range parmi les *parnassiens*. Il est vrai qu'elle comprend sous cette appellation tous ceux qui ne pratiquent pas le vers *polymorphe :* à ce point de vue, Millien est absolument parnassien. Mais à l'époque où se fonda « le Parnasse », il avait déjà publié quatre volumes de vers et fait sa place à part. Bon nombre de poètes le regardaient comme un chef. « Millien est aujourd'hui chef d'école », disait Eug. Chapus dans une de ses chroniques en 1862. Deux jeunes poètes de valeur, dont les recueils contiennent des pièces qui méritent de n'être pas oubliées, Auguste Lestourgie et Camille Macaigne, morts prématurément, l'un député à l'Assemblée nationale, l'autre professeur de l'Université, écrivaient : « Nous appartenons à l'école d'Achille Millien ». (*Echo de l'Oise.*) — « Les *naturistes* reconnaissent Millien comme chef d'école. » (Alfred de Martonne, dans la *France moderne.*) Dès 1867, Vapereau parle des « disciples » de Millien. Le fait est que notre poète ne s'enrôla dans aucun groupe. « Millien est un poète indépendant de toute coterie d'école, ce qui le rend particulièrement sympathique. » (Piedagnel.) — « Il ne fit partie d'aucun cénacle, d'aucune chapelle d'adoration mutuelle. » (A. Malécot, dans la *Patrie.*) Et M. Firmin Boissin

termine ainsi, en 1878, dans le *Messager de Toulouse*, une importante appréciation des poésies de Millien : « La rime de M. Achille Millien chante et son rhythme caresse Son inspiration est toujours élevée, sincère, comme l'air libre et pur qui plane sur les cimes. Il a des tendresses de cœur, des fiertés de pensée, une distinction native, une horreur des innovations brutales, qui lui donnent une place à part, très personnelle et très accentuée, dans la poésie contemporaine. Il sait comme un autre rendre avec les couleurs voulues l'effroi nocturne du voyageur perdu dans les bruyères, le frisson mystérieux des broussailles, les mélancolies automnales, la gaité à ventre déboutonné, la joie rabelaisienne, le réalisme des paysanneries et cependant il n'est ni parnassien, ni impassible, ni marmoréen, ni matérialiste, ni songe-creux. Il se contente d'être poète — et il l'est dans toute la force du terme (1). »

Les nombreux tomes des *Chants et Contes populaires* et des *Traditions* du Nivernais proclameront bientôt, je l'espère, le talent énergique, subtil et persévérant d'Achille Millien, dans un ordre spécial d'études. J'ai lu çà et là, dans diverses revues, dans les *Petits Contes*, les *Etrennes nivernaises*, etc., de charmantes pages détachées de ce volumineux ouvrage : ce qui en a paru en établit déjà la valeur. Depuis la fondation de la *Société des traditions populaires* consacrée à ce genre de travaux, Achille Millien n'a pas cessé d'être réélu chaque année membre du comité central.

Quant aux traductions (une dizaine de mille

(1) « M. Millien a tous les mérites, ou, si vous voulez, il a tous les torts que le siècle impute aux poètes. » (Comte de Champagny, dans le *Correspondant*.)

vers) publiées partiellement en brochures ou dispersées dans les revues en France et à l'étranger, elles ont valu à l'auteur un concert unanime d'applaudissements avec les plus flatteuses distinctions honorifiques.

J'insisterai un peu sur ce sujet. Comme je l'ai dit, Millien s'est attaché à traduire en français les auteurs anonymes des chants populaires de divers pays, en même temps que les poètes lettrés dont il nous offre des morceaux choisis, sous ce titre : *Parnasse du dix-neuvième siècle*, anthologie considérable dont plusieurs parties ont déjà vu le jour et à laquelle l'auteur travaille assidûment. Millien a le don inné de la *traduction*, s'il faut en croire les témoignages que lui rendent les appréciateurs les plus autorisés et les intéressés eux-mêmes ; et ce n'est pas de lui qu'on peut dire *traduttore-traditore*. Presque au sortir du collège, il s'exerçait seul dans l'étude des langues étrangères. La poésie du nord le séduisait : il correspondait avec les écrivains scandinaves, tentait de les traduire et ses essais obtenaient la plus grande faveur. — « C'a été pour moi une surprise bien flatteuse, lui écrivait le 12 mars 1862 le célèbre poète suédois Grafstrœm, de lire une traduction française du petit poème *la Harpe*, traduction qui rend l'original de façon supérieure et qui en rehausse la valeur... Votre *Moisson* m'a fait connaître un poète idyllique des plus aimables, un Théocrite français, mais comprenant la vie dans la nature avec un sens plus profond que le poète ancien. » Et à propos d'un poème du roi Charles XV, mis aussi en vers français, le ministre-académicien comte de Manderstrœm écrivait à Millien : « Sa Majesté est fort contente de vos traductions. Mieux que moi à même de juger du mérite de vers écrits dans une langue qui pour lui n'est pas étrangère et qu'il possède bien mieux que moi, le roi en a été vivement

frappé ; et, pour vous en prouver toute sa satisfaction, Sa Majesté a daigné vous nommer chevalier de son ordre de l'Etoile polaire ». Les écrivains de langue castillane (Espagnols et Hispano-Américains), les Portugais, les Néerlandais ne sont pas moins enchantés de ses traductions : « Dans vos versions, j'ai admiré votre profonde connaissance du castillan ; il ne vous échappe aucune nuance. » (Le duc de Rivas.) — « Je trouve admirable votre traduction. Vous avez le secret qui n'appartient qu'aux vrais poètes de donner à vos versions l'allure franche et naturelle de la versification française, sans dénaturer ni l'expression poétique, ni la portée ou le charme du texte original. » (Le marquis de Valmar.) A ces félicitations de deux illustres académiciens, auxquels le français est aussi familier que l'espagnol, joignons celles du poète diplomate Juan Zorrilla de San Martin : « Ces traductions suffisent pour révéler le goût littéraire de leur auteur et sa profonde connaissance des deux langues. Les lettres espagnoles et les américaines vous devront un service signalé ». Le général V. Riva Palacio, un des meilleurs lyriques mexicains, écrit : « Pour traduire les vers comme vous le faites, il faut être non seulement un bon littérateur, mais un grand poète. Prendre la forme, la couler au moule d'une autre langue, l'en retirer plus belle sans avoir rien perdu de l'idée, c'est un privilège de bien peu d'esprits et que vous avez le bonheur de posséder. Votre traduction des *sonnets* est admirable et ce n'est pas seulement mon opinion : mon ami, le célèbre poète dramatique espagnol D. Enrique Gaspar, qui les a lus avec moi et qui a passé une grande partie de sa vie en France comme consul, en a été charmé ».

Je cite encore l'éminent secrétaire de l'académie vénézuélienne, le philologue poète

D. Julio Calcagno, auteur d'une magistrale étude sur les œuvres d'Achille Millien : « Vos traductions sont excellentes... Après Racine, Corneille et d'autres anciens écrivains, vous êtes le seul poète français qui connaisse si bien le castillan, pour le comprendre et le traduire. Victor Hugo même, qui avait vécu longtemps en Espagne, le connaissait mal, puisqu'il tourmentait l'idiome lorsqu'il faisait la version d'une simple épigraphe ».

Il en est de même pour le portugais : « Vos traductions sont supérieurement faites et avec une très haute compréhension de l'original. On voit bien que le traducteur possède le sens critique ». (Joaquim de Araujo.) — « Quelquefois le proverbe italien a tort : sous la traduction d'Achille Millien transparaissent et brillent les beautés des originaux... » (Rodrigo Velloso, dans *Aurora do Cavado*.)

Voici les Flamands et les Hollandais : « Votre traduction est un vrai tour de force ». (Pol de Mont.) — « Il n'y a pas à dire : *la Souris*, que je considère comme une des petites pièces les plus difficiles à traduire, est admirablement réussie. » (Antheunis.) — « Vos vers me semblent plus beaux que les miens, puisque vous avez su conserver le petit brin de pensée et leur donner une nouvelle harmonie. » (Van Loghem.) — Au tour des Slaves des Balkans : « J'ai lu beaucoup de traductions des chants serbes ; mais c'est seulement la vôtre qui m'a ému, qui m'a donné les mêmes illusions que si je les lis dans ma langue maternelle ». (Bogisic.) — « Je suis ravi de votre traduction des chants bulgares qui est faite avec science et talent. » (D. Matov.) — Et voici l'opinion du prince-poète Nicolas de Montenégro : « S. A. le prince Nicolas voulait achever la lecture de votre livre... Aujourd'hui, Son Altesse a bien voulu me charger de vous exprimer ses très hautes

félicitations pour la façon vraiment remarquable dont vous avez su traduire — tout en leur conservant le charme exquis de l'original — les poésies populaires slaves et grecques. Manier bien le vers français n'est pas facile lorsqu'on l'écrit d'inspiration : la difficulté devient excessive pour le poète qui ne craint pas de s'astreindre à suivre la pensée d'un autre et veut faire en vers une traduction déjà fort peu aisée à faire en prose. Vous avez réussi à prouver que votre talent ne connaissait pas de pareils obstacles, et du même coup vous avez rendu un vrai service aux lettrés en leur faisant connaître, d'une manière si attrayante, la littérature populaire des pays serbes et de la Grèce. C'est là ce qu'a pensé S. A. le prince Nicolas à la lecture de vos belles traductions et Son Altesse m'a prié de vous le dire expressément »...

C'est merveille de voir qu'Achille Millien puisse se revêtir ou se dépouiller d'exotisme à son gré et conserver inaltéré, dans des recueils tels que *Chez Nous*, son caractère primordial de poète du terroir, l'*accent du cru*.

VI

Dans les armoires, pêle-mêle, au milieu d'un amoncellement de papiers et de volumes, j'ai trouvé — dans combien de journaux ! — les appréciations de la critique sur les publications de Millien. Je me proposais de reproduire les comptes rendus les plus importants, mais il faudrait à cette tâche plusieurs gros volumes. Pas un journal, pas une revue qui n'ait apprécié le talent de Millien. Je relève, parmi tant

Dessin de J. Monteignier,
1876

Médaillon de Ad. Itasse.

H. Pusset, phot.

Vent d'hiver, ouvre l'aile
Bats mon toit, vent du soir !..
Il fait rage, il flagelle
L'arbre sous le ciel noir.
Veut-il, hurlant sans trêve,
Dans la nuit tout broyer ?..
— En fisonnant, je rêve
Au coin de mon foyer.

Ach. Millien

d'autres, les plus illustres noms de la critique, depuis Sainte-Beuve et Jules Janin jusqu'à Jules Claretie et Philippe Gille, en passant par (je cite au hasard) (1) :

Saint-René-Taillandier, Emile Deschamps, Ulric Guttinguer, comte de Champagny, Xavier Marmier, Victor Fournel, Aug. Lacaussade, Laurent-Pichat, comte de Pontmartin, L. de Ronchaud, Vacquerie, Amédée Achard, Arsène Houssaye, Amédée Pichot, comte Horace de Viel-Castel, Mme Léonie d'Aunet, G. de Cadoudal, Laurentie, Alf. Nettement, Daniel Bernard, Mazure, Léon Plée, Morillon, Louis Jourdan, Th.-Alphonse Karr, Ph. Dauriac, Prosper Douhaire, Antonin Rondelet, Frédéric Béchard, Francisque Ducrot, Alf. Blot, Eugène Chapus, Charles Alexandre, abbé Bayle, comte d'Héricourt, Armand Lebailly, Georges Gandy, Camille Macaigne, G. Leguesnier, baron de Bailleul, Aug. Lestourgie, Aug. de Vaucelle, Eugène Loudun, Auguste Robert, Mme Claire de Chandeneux, Prosper Blanchemain, comte de Porry, L. Derome, Jules Philippe, Alf. de Martonne, Francis Melvil, F. de Biotière, Jules Richard, E. Michel, Charles Buet, Firmin Boissin, Paul Courty, Maxime Gaucher, Venet, Casimir Pertus, comte Henry d'Ideville, ceux-là tous disparus, hélas ! aujourd'hui, — et en continuant par :

Henri de Bornier, Paul de Cassagnac, Jules Levallois, Paul Juillerat, Hippolyte Fournier, André Lefèvre, Emmanuel des Essarts, Charles

(1) Il s'agit ici, je le répète, non d'une étude littéraire, mais d'un recueil de notes bio-bibliographiques. Aussi ne saurais-je, dans ce chapitre et dans les suivants, donner trop de détails documentaires, en regrettant de manquer d'éléments sur certains points pour être complet.

Canivet, Mme Judith Gauthier, Jules Troubat, Eugène Muller, Vapereau, Philibert Soupé, G. Lafenestre, Alexandre Piedagnel, baron St. de Rouville, Alexandre Ducros, J.-E. Alaux, Arthur Pougin, Eugène Asse, Attale du Cournau, J. du Dot, comte Charles de Mouy, Amédée Roux, Massebiau, L. Roger, Eugène Imbert, L. Seché, L. Macon, F. Fertiault, Louis Audiat, Fr. Maratuech, Théodore de Caer, marquis Anatole de Ségur, L. Paté, baron d'Avril, A. Hustin, Grand-Carteret, Alfred Rastoul, Roger-Milès, Pierre Véron, Emile Trolliet, Lionel des Rieux, G. Rocher, Armand Silvestre, J. Castaigne, Frédéric Bataille, Appleton, Ch. Fuster, Jean Bernard, L. Tiercelin, P. Pionis, Durand Gréville, Ol. de Gourcuff, Emile Blémont, Gabriel Vicaire, P. Delaporte, vicomte de Poli, Aug. Roussel, A. de Boisandré, Ant. Campaux, Louis Mercier, H. Carnoy, Georges Renard, James Condamin, Ernest Gégout, P. Blier, Duvernois, Rousse, Etienne Charles, Léo Claretie, comte de Puymaigre, Fontanelle, Edmond Biré, Oscar Havard, G. Artus, Ed. Pesch, Paul Ginisty, Henri Chantavoine, etc.

Dans les journaux étrangers, je note seulement ces quelques noms, au milieu de beaucoup d'articles signés ou anonymes: Nicolo Tommaseo, Angelo de Gubernatis, Virginia Lioy, Emm. Portal (Italiens). — A. de Trueba, Ferrer del Rio, V. Balaguer, Rob. Opisso, R. Altamira, C. Schiff, J. Calcagno, Pimienta, R. Alvarez-Sereix, Manuel de la Cruz, J. Chocano (Espagnols et Hispano-Américains). — Rud. Gottschall, Féodor Wehl, D. Heller, D. Honegger, Dingelstedt (Allemands ou Autrichiens). — Dr Ten Brink, Caroline Beeloo (Néerlandais). — Gorovei (Roumain). — Zibrt (Tchèque). — D. Matov (Bulgare). — Vicomte de Mélicio, X. de Carvalho, E. de Vasconcellos (Portugais).

— R. Rangabé (Grèce). — Jégor von Sivers (Provinces baltiques). — Th. Fleury (Russie). — Petit-Senn, A. Malécot, Ph. Godet (Suisse). — Valère Gille, J. Soudan, Eug. Gilbert, J. Devallée, chevalier L. de Thier (Belgique). — Hector Garneau, Degagné (Canada), etc...

Bon nombre de ces articles ont l'importance de véritables études. Dès les débuts du poète, Emile Deschamps consacrait à Millien deux grands feuilletons; M. de Viel-Castel, six colonnes de la *France*; G. de Cadoudal, trois colonnes de l'*Union*; L. Audiat, quinze pages de revue; G. Gandy, près de cinq pages; F. Wehl, des feuilletons entiers de son journal de Dresde; Tommaseo, cinq pages d'une revue italienne.

*
* *

J'ai pu jeter un coup d'œil sur la correspondance que le poète entretient avec les écrivains des deux mondes. Que de choses à y relever! Que de passages intéressants ou piquants, qu'il ne m'appartient pas de livrer à la publicité, mais qui sans doute ne resteront pas toujours dans l'ombre. Je n'ai pu toutefois retenir une parole de regret quand j'ai su que Millien avait laissé piller sa correspondance par les amateurs d'autographes qui, libres de choisir, s'attaquent naturellement aux lettres les plus curieuses.

*
* *

L'obligeance du poète m'a permis d'ouvrir les cartons où sont renfermées des centaines de pièces de vers à lui dédiées, hommages de ses pairs ou de ses disciples, signés de noms célèbres ou inconnus. Je n'ai pas à parler de

celles qui sont comprises dans des recueils publiés, comme la jolie page des *Emaux bressans*, de Gabriel Vicaire, ou celles qu'on peut trouver dans les volumes poétiques de Mme Penquer, de MM. Prosper Blanchemain, Alexandre Piedagnel, le général Pittié, etc. Mais parmi les autres, qui sont demeurées et demeureront sans doute inédites, il y a bien des strophes généreuses ou élégantes qui mériteraient de voir le jour. Voici de beaux vers écrits à dix-sept ans par Louis Belliot, mort peu de temps après, et dont les amis ont publié les poésies avec une lettre-préface de Sully-Prudhomme. En voici de Georges Leguesnier, qui mourut aussi très jeune, rédacteur au *Moniteur universel ;* et, à côté, un sonnet d'un octogénaire, le baron Walckenaër ; un autre, rimé à quatre-vingt-un ans, en 1869, par le général comte Anatole de Montesquiou Fézensac.

Une longue pièce de J. Lesguillon débute ainsi :

Donc, poursuivant votre carrière,
Vos vers naturels et charmants
Traversent les départements
Et franchissent notre frontière !

Comme l'éclair brillant la nuit,
Dans l'atmosphère qu'il sillonne,
Votre inspiration rayonne
Avec la lumière et le bruit.

Passant de la Nièvre à la Loire,
Le cadastre lyrique en main,
En jetant les fleurs en chemin,
Vous décentralisez la gloire.

Vous défendez la liberté
Avec la rime martiale,
Avec la rime sociale
Vous prêchez pour la charité !...

Beaux distiques de F.-E. Adam, lauréat de l'Académie française. Ils sont datés de 1860 :

Sois fier, ô moissonneur ! une joyeuse haleine
A doré les épis qui couvraient tes sillons ;

Du froment le plus beau ta grange sera pleine,
Le soleil t'a donné ses plus brillants rayons.

La nuit a répandu ses gouttes de rosée
Sur le sol où ta main confia ton espoir,

Et si de tes sueurs la terre est arrosée,
Tu pourras maintenant dormir matin et soir.

Tes bras ont enlacé de trop nombreuses gerbes
Pour craindre désormais les horreurs de la faim ;

Les épis sont remplis et les grains sont superbes ;
Jamais, ô moissonneur, tu n'en verras la fin !... etc.

Citons encore de Henri Dottin :

Petits rimeurs de chansons,
Quand il nous prend fantaisie,
Aux champs de la poésie,
D'aller faire nos moissons,

Souvent nous rentrons moroses :
Faut-il donc s'en étonner ?
Plus d'épis d'or à glaner !
Dans les buissons plus de roses !

Qui, diable ! a pris tout cela ?
Crions-nous, près de maudire. —
A coup sûr nous pouvons dire :
Millien a passé par là.

Du marquis Eugène de Montlaur :

Vous avez, ô poète, éveillé dans mon cœur
La muse longtemps endormie ;
Vous me l'avez rendue avec son air vainqueur,
Ses grands accents, sa voix amie.

Ainsi le vieux soldat, à la chute du jour,
Songeant au passé qu'il regrette,
Quand passe un bataillon précédé d'un tambour,
Aussitôt redresse la tête ;

Il frémit, il se lève, il emboîte le pas
Et jusqu'au tournant de la rue
Il va très empressé, quoique boitant tout bas,
Tout fier parmi la foule accrue...

... Comme ce vétéran, j'ai ressenti soudain
Le frisson des anciennes fièvres,
Qui faisaient, — douces fleurs d'un mystique jardin, —
Tomber les rimes de mes lèvres !

Grâce à vos vers charmants et grâce à votre voix,
Je suis jeune et me sens revivre :
C'est que j'ai retrouvé mes rêves d'autrefois
Et mon printemps dans votre livre !

Si je disposais de plus d'espace, j'aimerais à citer en entier une très belle pièce de Louis Fouquet, aussi lauréat de l'Académie française :

Au moment où mon cœur brisé d'inquiétudes
S'agitait dans le vide et battait sourdement,
Etouffé sous le poids de ses incertitudes
Et troublé par l'horreur de son isolement,

Un cœur plus courageux avançait dans sa tâche,
Tâche lourde et sublime où nul ne l'a rejoint !
Bravant l'indifférence et luttant sans relâche,
Il complétait son œuvre et ne faiblissait point !

O toi que j'enviais déjà sans te connaître,
A cette heure où tout fuit, ne vois-tu rien venir ?
Sais-tu ce qui mourra, sais-tu ce qui va naître
De l'immense chaos qui fait notre avenir ?... Etc.

(Janvier 1872.)

Carte de visite du professeur de faculté Antoine Campaux, couronné par l'Académie pour son beau livre : *les Legs de Marc Antoine :*

Pour les âmes vraiment il n'est pas de distance :
Jamais je ne te vis et peut-être jamais
Le ciel ne nous mettra l'un et l'autre en présence.
Malgré tout cependant, ami, je te connais ;
Car j'ai plus d'une fois, heureux, fait ta rencontre
Et près de toi volé d'un essor fraternel
Aux lieux où l'idéal au poète se montre
Dans la pure splendeur de son charme éternel.

Autres cartes :

De Emile Deschamps, aveugle (1870) :

Votre lyre d'or, qu'un long bravo suit,
Quand, hors pour gémir, ma voix est muette,
Vient jeter à flots, cher exquis poète,
Ses brillants éclairs dans ma double nuit !

Du félibre Louis Roumieux :

Nosto maire s'en vai, adessias lou bonur :
Es lou souleù tremount leissant tout dins l'escur.
Quand lou sort nous matrasso es un soulas de crèire ;
La Fe durbis lou cor à l'espèr doù Revèire !

Du professeur-poète Paul Blier (à l'occasion — comme la précédente — de la mort de la mère du poète) :

Il faut pleurer son père, il faut pleurer sa mère,
Ces chers gardiens de nos berceaux...
— Hélas ! et c'est ainsi qu'en cette vie amère,
Notre cœur s'en va par morceaux.

De E. Villard janvier 1879) :

Ce matin, songeur, mes pieds aux chenets,
Tandis que la neige ouatait la plaine,
Où sifflait du nord la mordante haleine,
Maître, j'ai relu vos divins sonnets...

... Maintenant, debout devant ma fenêtre,
Je vois les gazons et les fleurs renaître,
Un tiède zéphyr succède aux autans :
Poète, vos vers me font ce printemps.

De Georges Garnier (31 décembre 1868) :

De Janus voici les calendes ;
Chacun fait des vœux ce jour-là.
Les miens, en deux mots, les voilà :
A vous : succès... *et cætera !*
A nous : la suite à vos *Légendes !*

Georges Garnier a dédié à Millien nombre de pièces charmantes :

Sonnet au prince Achille sur sa fiebvre :

« *Votre prudence est endormie,* »
Chier Théocrite nivernois,
De lairre entrer en tapinois,
Au logis, la Fiebvre enemie.

Flûte, musette et chalemie
Ores sonnent ès champs, ès bois...
Il vous faut réduire aux abois
Cette felonne... « *quoy qu'on die !* »

Vous estes ieune, alaigre, prompt :
En preux, assaillez-la de front
Et, pour achiever la besongne,

(Sans aller par quatre chemins)
Dans une pinte de Bourgongne
« *Noyez-la de vos propres mains.* »

Ce 24e iour d'apvril MDCCCLXIX.

Aussi de G. Garnier (31 décembre 1871) :

« *Les lauriers sont coupés !* »

Pour reverdir immaculée,
La tige sèche et mutilée
De l'arbre cher au Délien
Attend-elle, mon Millien,
Un rival du fils de Pélée ?

Attend-elle qu'en la mêlée
Le sang noir de Penthésilée
Engraisse le sol Salien,
Pour reverdir ?...

Non, Daphné, pâle, étiolée,
Sous les cyprès du mausolée,
N'attend qu'un souffle éolien
De ton roseau virgilien
Cueilli dans les champs d'Héraclée,
Pour reverdir !

Je laisse avec regret une *villanelle à double timbre* adressée encore par G. Garnier au poète après la publication du recueil *Musettes et Clairons* :

Oyez le son des musettes
Et le chant des vignerons !
Allons cueillir les noisettes.

— Oyez le son des clairons !
Gare ! Manons et Lisettes ;
Voici les noirs escadrons... etc. (1)

De l'étranger, beaucoup de semblables hommages sont venus à Millien. Dès 1865, le grand poète allemand Frédéric Ruckert lui dédiait une poésie qu'on peut lire en ses *Œuvres complètes*. Le poète autrichien Lebrecht Dreves lui adressait à la même époque une jolie pièce latine, à propos de son triomphe académique et de son portrait photographié :

Quos camænarum lyricos tuarum
Nuper accepit numeros, in altis
Rhæticis jugis latitans ædus
Legit, Achille.

(1) Georges Garnier avait été secrétaire d'un Nivernais, Philippe Dupin, un des trois célèbres frères.

Mente gavisus, faciemque vatis
Solis adspectans radiis receptam,
« Cur, » rogavit, « non décorant ephebo
Tempora lauri? » etc.

Un littérateur éminent de Hollande, M. Fr. Smit Kleine, lui dédiait, par une longue lettre-préface, son adaptation au théâtre néerlandais de la pièce de Lope de Vega: *el nuevo mundo*. Le docteur Goran Bjorkman écrivait son nom, « comme un très respectueux hommage, » en tête de ses traductions suédoises. Le poète italien T. Cannizzaro ne l'oubliait pas au frontispice de sa traduction des *Sonnets complets*, d'Anthero de Quental, dédiée par lui « à tous ceux qui ont contribué à la gloire du grand poète portugais en divulguant ou en traduisant ses écrits ». Il serait oiseux de s'appesantir sur ces témoignages de sympathie ou d'admiration venus encore d'Espagne, de Portugal, de l'Amérique du Sud, etc.

En continuant mon *voyage autour de la maison* du poète, j'ai ouvert une dizaine d'albums qui, depuis trente-cinq ans, se sont peu à peu garnis de photographies, galerie cosmopolite d'illustrations en grande partie littéraires. Voisinant avec nos célébrités françaises, on trouve un hindou à côté d'un japonais, un général constellé de décorations près d'un peintre en son atelier, un archevêque arménien aux ornements splendides, face à face avec un modeste religieux prémontré comme le P. Daems, le poète flamand; le recteur de l'université de Salamanque en costume répliquant à celui de l'université de Christiania. Presque toutes ces cartes portent un autographe, simple dédicace ou formule d'estime et d'amitié. Soulary écrit: « A M. Achille Millien, j'envoie mon assez vilaine tête et j'y joins mon cœur pour la faire passer ».

Paul Blier : « après lecture de l'*Exécution* :

« Talent de vrai poète et cœur de citoyen
Signent deux fois ces vers : Achille Millien. »

L'historien-poète A. de Beauchesne :

Quand, de la lampe qui me luit,
Vont s'éteignant les derniers restes,
Je relis encor, loin du bruit,
Votre *Moisson*, vos *Chants agrestes*
Et vos *Poèmes de la Nuit*.
Souvent l'écho de ma demeure
Répète votre nom tout bas
Comme ils font vite passer l'heure,
Vos vers qui ne passeront pas !

Hippolyte Minier, président de l'académie de Bordeaux :

Si ce portrait n'a pas un aspect séducteur,
C'est que l'art en a fait une image fidèle.
Et la copie a le malheur
De trop ressembler au modèle.

Le poète Hector de Saint-Maur :

Au poète qui signe Achille,
Celui qui ne signe qu'Hector...

Le doyen de l'Institut, en 1865, Moreau de Jonnès, dédie son portrait « à l'honneur de la Nièvre, M. Achille Millien, avec mes félicitations et mes plus vives sympathies ».

Il y aurait cinquante citations à faire. Je m'arrête en terminant par ces vers de Prosper Blanchemain :

Quand le jour meurt, quand vient le crépuscule et l'ombre,
La terre est dans le deuil, l'âme de l'homme est sombre ;
Mais d'un bosquet voisin monte un chant pur et doux
Et la terre sourit et l'âme est consolée :
Ce rossignol de nuit, cette prière ailée,
Millien, poete aimé, c'est votre voix, c'est vous !

VI

BIBLIOGRAPHIE D'ACHILLE MILLIEN

La Moisson, poésies, avec une préface de Thalès Bernard, in-18 jésus. — C. Vanier, 1860, 302 pages.

Sous le même titre, édition d'une partie du recueil en 8 pages compactes in-4°.

Chants agrestes, préface de Thalès Bernard, musique d'Albert Sowinski, gr. in-18. — Dentu, 1862, XII-298 pages et 12 pages de musique.

Les Poèmes de la Nuit, Humouristiques, Paulo majora, in-18 jésus. — Dentu, 1863, VIII-183 pages.

Musettes et Clairons, in-18 jésus. — J. Tardieu, 1865, VIII-136 pages.

2e tirage, corrigé et augmenté. — J. Tardieu, 1867, VIII-172 pages.

Légendes d'aujourd'hui, poèmes suivis de *lieds* et *sonnets*, gr. in-18 — Garnier frères, 1870, IV-228 pages.

Voix des Ruines, Légendes évangéliques, Paysages d'hiver, in-18 jésus. — A. Lemerre, 1873, II-174 pages.

Nouvelles poésies (1864-1873), VIII-404 pages, in-8° jésus, avec un frontispice et 12 eaux-fortes. — Alph. Lemerre, édit., Paris, 1875.

(Réédition grandement diminuée de *Musettes et Clairons, Légendes d'aujourd'hui* et *Voix des Ruines*.)

Premières poésies (1859-1863), IV-391 pages, in-8° jésus, avec un frontispice, 11 eaux-fortes et 2 portraits. — Alph. Lemerre, édit., Paris, 1877.

(Réédition considérablement diminuée de *la Moisson*, *Chants agrestes* et *Poèmes de la Nuit*.)

Poèmes et Sonnets, in-18 jésus. — A. Lemerre, 1879, II-172 pages.

Chants populaires de la Grèce moderne, in-12, 1890, IV-106 pages (*non mis dans le commerce*).

Chants populaires de la Grèce, de la Serbie et du Monténégro, in-12. — A. Lemerre, 1891, III-183 pages.

A Camoens, ode, in-18. — Lemerre, 1892, 8 pages.

Christophe Colomb, poème, in-8°, 1892, 8 pages.

Fleurs de poésie, morceaux des poètes étrangers contemporains traduits en vers (poètes portugais), in-12, 1893, 16 pages.

Les Chants oraux du peuple russe, in-12. — Honoré Champion, édit., 1893, XXIV-254 pages.

Le Libérateur, ode, in-18. — Lemerre, 1893, 4 pages.

Petits contes du Nivernais, in-12, 1894, 12 pages.

Ballades et Chansons populaires des Slaves d'Autriche : Tchèques de Bohême, Moraves, Slovaques, in-12, 1892, VI-74 pages (*non mis dans le commerce*).

Ballades et Chansons populaires tchèques et bulgares, in-18 jésus. — A. Lemerre, 1894, IV-121 pages.

Etrennes nivernaises, 1895, in-18 jésus. — En Nivernais, chez tous les libraires, 95 pages.

Etrennes nivernaises, 1896, in-18 jésus. — En Nivernais, chez tous les libraires, 95 pages.

Feuilles détachées, traduction de quatre poésies de Joaquim de Araujo, in-18 jésus, 8 pages (*non mis dans le commerce*).

Chez Nous : le long des sentes nivernaises, airs de flûte, le jour qui tombe, in-18 jésus. — A. Lemerre, 1896, 212 pages.

TIRÉS A PART

Un grand nombre de morceaux en vers, quelques articles de prose publiés dans les revues ont été tirés à part. Parmi ceux qui n'ont pas été compris dans les volumes ci-dessus énumérés, je citerai seulement :

La Pierre des Elus, nouvelle écrite en 1860. Présentée au concours de *Nouvelles*, ouvert en 1865 par la Société d'émulation de Liège, elle y obtint la seule récompense décernée, avec un tirage (32 pages in-8°).

Petites fables et Légendes du Nivernais, extrait de *Archivio delle Tradizioni popolari* (8 pages in-8°).

Poètes couronnés, extrait de la *Revue du siècle* (16 pages in-8°).

Il serait difficile de donner la liste complète des poésies, des articles de bibliographie ou de folk lore, des nouvelles originales ou traduites que Millien a disséminés dans les revues (dont j'ai cité plus haut les principales), dans les mémoires des académies, dans les recueils collectifs (tels que la *Gerbe*, dont le tome III, publié en 1863, par C. Vanier, comprenait aussi des travaux d'Emmanuel Gonzalès, Thalès Bernard, L. de Laincel, Jules Canonge, etc.).

M. Millien a écrit de nombreuses préfaces, entre autres celles de la publication artistique

de Joseph Felon (100 planches lithog. en 2 volumes in-folio).

Complétons cette bibliographie par le rappel de la *Revue du Nivernais*, fondée en 1896, par Achille Millien, qui l'enrichit mensuellement des productions d'un talent poétique toujours égal en force et en fraîcheur.

*
* *

Achille Millien a sa place dans tous les dictionnaires biographiques, dans toutes les authologies qui paraissent en France et à l'étranger. On pourra consulter à son sujet les publications suivantes :

Biographie et Dictionnaire des littérateurs et des savants français contemporains, par Guyot de Fère.

Biographie nationale des contemporains, sous la direction d'Ernest Glaeser, 1877.

Dictionnaire biographique et bibliographique des hommes les plus remarquables dans les lettres, les sciences et les arts, chez tous les peuples et à toutes les époques, par Alfred Dantès, 1876.

Dictionnaire de biographie contemporaine française et étrangère, contenant les noms, prénoms, pseudonymes de toutes les personnes célèbres du temps présent, etc., par Ad. Bitard, 1880.

Le Dictionnaire des Dictionnaires, sous la direction de Paul Guérin, 1892.

Grand dictionnaire universel du dix-neuvième siècle, par Pierre Larousse.

Dizionario biografico degli scrittori contemporanei, diretto da Angelo de Gubernatis, 1878.

Dictionnaire international des écrivains du jour, par A. de Gubernatis, 1890.

Dictionnaire universel des contemporains, par G. Vapereau, 6e édition, 1892. (J'ai fait remarquer que Vapereau vieillit Achille Millien de deux ans.)

La Grande Encyclopédie, 1898.

Les Poètes contemporains : Achille Millien, par Léon Rogier, 119 pages, in-18, 1860. — C. Vanier, éditeur.

Cette brochure, comme je l'ai dit, par ses allégations audacieuses et tranchantes, souleva dans la presse une longue discussion. Elle est intéressante et curieuse.

La Poésie est-elle encore possible? par Louis de Laincel, 69 pages (dont 29 consacrées à Achille Millien), in-12, 1865. — Dentu, éditeur.

« Les espérances qu'avait fait naître la *Moisson* n'ont point été trompées : M. Millien s'est maintenu à la hauteur des encouragements et des éloges que tout d'abord il avait reçus... »

Histoire populaire contemporaine, par V. Duruy, 1864.

Sonnettistes anciens et modernes, par L. de Veyrières, 2 vol. in-12. — Bachelin-Deflorenne, édit. 1870.

La littérature française depuis la formation de la langue jusqu'à nos jours, par le colonel Staaff, 3 vol. in-8°. — Didier, édit. 1873.

« Achille Millien s'est fait remarquer dès ses débuts par une langue correcte, par une poésie fraîche et parfumée... D'un pinceau ferme, il nous rendit les Miéris et les Van Ostade. La vie campagnarde, avec ses aspects naïfs, sa rude gaîté quelquefois, la chaumière au toit couvert d'iris, le torrent qui bondit, la roche sur laquelle glousse le ramier, l'odeur salutaire des prairies fraîchement coupées, avec une élévation

naturelle du cœur vers Celui qui a créé tant de choses sublimes ou charmantes, voilà le fond de la poésie de M. Achille Millien... »

Histoire de la littérature française depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, par Frédéric Godefroy, 6 vol. in-8°. — Gaume, édit. 1879.

« Mieux que la plupart de ses émules, M. Millien a su comprendre l'attrait mélancolique de la solitude, le charme des prairies embaumées et la douceur des brises printanières... Ses paysages parlent au cœur en même temps qu'ils s'offrent au regard... »

Portraits biographiques et littéraires, par Théod. Geslain. 2e édition, 1876 (15 pages sont consacrées à Achille Millien).

« Millien est actuellement à peu près unique en son genre, en France du moins, car il a chanté comme personne n'ose le faire, mais comme l'ont fait jadis les bardes bretons et tous les poètes populaires... »

Le Livre d'or des poètes, par Edgard Montbrun, 1877.

« Un grand poète, ni plus ni moins que François Coppée, ni plus ni moins que Victor Hugo, puisqu'il est lui aussi un maître, puisqu'il traîne à sa suite toute une série d'élèves et d'imitateurs. De même que les romantiques *purs* emboîtent le pas à Victor Hugo, que les parnassiens se groupent sous la bannière de F. Coppée, les *naturistes* reconnaissent comme chef d'école le poète nivernais Achille Millien... »

Les Poètes du clocher, par Ch. Fuster, 1889.

« Le Nivernais a maintenant choisi M. Achille Millien pour son représentant dans cette grande

assemblée — qu'aucun comité officiel n'a encore réunie — des « poètes du clocher »... Sa rusticité est sincère, ses paysages sont fins de ton : c'est le véritable et l'accompli « poète du clocher ».

Achille Millien, par Alexandre Piedagnel, 20 pages, in-8° raisin, 1895.

« Ce charmant poète est absolument sincère. Personne plus que lui n'aime la nature, personne ne la comprend mieux, et c'est en la peignant à ravir sous ses différents aspects qu'il a conquis la fidèle sympathie et la vive admiration des délicats... »

Achille Millien, par Eugène Maccary, 27 pages, in-8°, 1896 (leçon faite par un professeur italien à Desenzano sul lago) (1).

Anthologie des poètes français du dix-neuvième siècle. — Alph. Lemerre, édit.

« Dans ses poèmes descriptifs, bien que rentrant un peu trop dans le détail technique de la flore agreste et des travaux divers de la campagne, Millien a cependant bien rendu les scènes de la vie rurale, parfois avec émotion, toujours avec sincérité... »

(1) Outre ces appréciations publiées en volume ou en brochure, l'œuvre de notre poète a été l'objet de nombreuses études d'ensemble dans les journaux et les revues. Citons seulement : *les Poètes de la nature* (*Revue de la province*, 1861). — *Un Théocrite français*, par le comte Eug. de Porry (*Revue française*. 1882). — *Estampes : M. Achille Millien*, par Alf. de Martonne (*France moderne*, 1892), et un remarquable travail de Julio Calcagno : *Aquiles Millien*, paru en 1894 dans le *Diario de Caracas* et dans *Revista Cubana* (13 pages, gr. in-8°).

Poètes contemporains, anthologie publiée à Leipzig, par Jul. vom Hag, 1881.

Perles de la poésie française contemporaine, édité en Hollande, par H. Pyttersen. — 2e édition, 1880.

Moderni bàsnici francouzsti, anthologie des poètes français modernes, traduits en tchèque, par Jaroslav Vrchlicky. — Prague, 1895.

*
* *

De nombreuses poésies d'Achille Millien ont été translatées en diverses langues. Citons seulement parmi les traducteurs allemands les éminents poètes Jegor von Sivers, Féodor Wehl, Johannes Fastenrath, le célèbre traducteur Wilhelm Storck, Mme de Zitkovszky, le docteur Ed. Loewenthal. Puis le docteur Goran Bjorkman (en suédois), Iaroslav Vrchlicky (en tchèque), Ivan Vazov (en bulgare), Z. Savarayalounayagar (en tamoul) ; parmi les italiens : l'illustre Niccolo Tommaseo, Ariodante Lebrun, le docteur Accinelli, et les castillans (espagnols ou sud-américains) : Antonio de Trueba, José Lamarque de Novoa, José de Velilla, Julio Calcagno, José-Antonio Calcagno, Roberto Espinosa, etc.

*
* *

Les vers d'Achille Millien se prêtent à la musique. Bon nombre de compositeurs les ont pris pour thème de leurs mélodies. C'était, dès 1861 : *A la Pologne*, par Albert Sowinski ; puis *le Message du cœur*, par Pietraponte (Mlle de Pierpont). Plus tard, Benjamin Godard demandait l'autorisation de « mettre en musique quelques poésies ».

Citons encore et seulement :

Théodore Salomé : *Tristizia*, — *le Solitaire*, — *En mer*.

Georges Spetz : *Souvenir de mai*.

Mme Valentine Malet : *l'Aïeul*, — *Sérénade*, — *Feuilles mortes*, — *Bouquet fané*.

L. Contenet de Sapincourt : *Aubade*.

Ed. Calcagno : *l'Hirondelle*.

Delphin Balleyguier : *Pas une étoile*, — *Charge de cuirassiers*, — *Promesse*, — *les pauvres Diables*.

Jules Meunier (un Nivernais) : *l'Enfant rose*.

Parmi les jeunes compositeurs, je vois Otto Schiff, avec cinq belles mélodies : *Blanda natura*, — *la petite Rosette*, — *Chose légère*, — *Consolation*, — *les premières Larmes*, et L.-E. Gratia : *le Crépuscule*.

J'ai gardé, pour les mentionner spécialement, les compositions fréquemment applaudies de J.-G. Pénavaire : *Vous en souvenez-vous?* — *le Message du cœur*, — *Dormeuse*, — *la Tente*, — *Per æthera*, — *les bons Rois mages* (1).

(1) Virtuose du violon et compositeur hautement apprécié, M. Pénavaire, que Millien chargea du soin de noter les airs des chansons nivernaises, vint depuis 1877 passer au moins une partie de ses vacances annuelles à Beaumont-la-Ferrière. Il écrivit plusieurs de ses ouvrages, et particulièrement (en 1879) un de ses opéras-comiques tout entier, *Monseigneur Scapin*, dans ce logis du poète où tant de travaux divers s'élaborèrent; où je vis L. Schmidt et F. de Niederhaüsern préparer leurs tableaux du Salon, pendant que Joseph Felon exécutait le modèle de son bas-relief : *la Musique*, pour l'escalier d'honneur de l'Hôtel-de-Ville de Paris.

Inutile d'énumérer les chœurs, les cantates qui ont été souvent demandés à Achille Millien à l'occasion de solennités locales, de cérémonies de circonstance, anniversaires, inaugurations de monuments, etc.

VII

Millien se trouva de très bonne heure en relations avec les sociétés littéraires. Il obtint aux concours d'une quarantaine d'académies, tant en France qu'à l'étranger, environ 150 récompenses (médailles ou prix divers), depuis celles de l'Académie française, qui le distingua trois fois (en 1864, en 1874 et en 1896), jusqu'à celles de la Société protectrice des animaux, en passant par les Jeux floraux, la Société nationale d'encouragement au bien, les académies de Besançon, Lille, Bordeaux, Reims, empressées de lui décerner leur médaille d'or, la Société d'émulation de Liège, etc.

La plupart de ces compagnies se l'associèrent. Comme je l'ai fait remarquer, dès ses débuts la Société littéraire de Lyon, la Société nivernaise des lettres, sciences et arts, la Société philotechnique de Paris, les académies de Reims, Metz, Bordeaux, Rouen, etc., l'inscrivirent sur leur tableau. Et successivement presque toutes nos sociétés littéraires firent de même. On accueillait le poète à bras ouverts. Le secrétaire général de la Société d'émulation de Liège écrit : « Votre élection s'est faite à l'unanimité. La société se félicite de vous compter parmi ses membres ». Le secrétaire de la Société dunkerquoise se sert des mêmes termes. Le président de la Société académique

de Brest, M. L. du Temple : « La société sera toujours très honorée de compter parmi ses membres des hommes tels que vous ». Le secrétaire de la Société d'Orléans, M. Jules Loiseleur : « L'affiliation d'un talent aussi distingué est une bonne fortune pour notre compagnie ». De l'étranger venaient les mêmes témoignages d'estime. La doyenne des académies, l'académie des Arcades de Rome, admit Achille Millien sous le nom traditionnel et pastoral de : « Timocrate le lycien ». L'institut génevois, l'académie royale de Lisbonne, nombre d'autres d'Europe, d'Amérique et même de l'Inde, lui envoyèrent leurs diplômes. Et il reçut celui de l'académie espagnole — honneur très apprécié — sur l'initiative de l'illustre écrivain Fernandez-Guerra y Orbe, qui lui écrivait : « Il faut absolument que vous soyez de notre académie ».

Achille Millien appartient, comme résidant, honoraire où correspondant aux sociétés savantes dont voici la liste (probablement incomplète) :

Société philotechnique de Paris.
Société académique indo-chinoise de France, à Paris.
Conseil héraldique de France, à Paris.
Société libre d'instruction et d'éducation populaires, à Paris.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon.
Académie des sciences, lettres et beaux-arts de Marseille.
Académie de Stanislas, de Nancy.
Académie de Metz.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux.
Académie nationale de Reims.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie.
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen.
Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.
Académie des belles-lettres, sciences et arts de La Rochelle.
Académie d'Arras.
Académie delphinale, de Grenoble.
Académie du Gard, à Nîmes.
Académie de Mâcon.
Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon.
Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix.
Académie des sciences, des lettres et des arts d'Amiens.

Société littéraire de Lyon.
Société nivernaise des sciences, belles-lettres et arts.
Société éduenne, à Autun.
Société dunkerquoise.
Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen.
Société académique des sciences, arts, belles-lettres, agriculture et industrie de Saint-Quentin.
Société florimontane, d'Annecy.
Société d'agriculture, sciences et arts de Poligny.
Société littéraire, scientifique et artistique d'Apt.
Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers.
Société académique de Boulogne-sur-Mer.
Société havraise d'études diverses.
Société académique du Var, à Toulon.
Société académique de Brest.
Société académique d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Aube.

Société d'agriculture, sciences, belles-lettres et arts d'Orléans.
Société d'émulation de l'Allier.
Société académique de la Loire-Inférieure, à Nantes.
Société archéologique et historique de la Charente, à Angoulême.
Société des beaux-arts, des sciences et des lettres d'Alger.
Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes, à Nice.

Académie royale espagnole.
Académie royale des belles-lettres de Barcelone.
Académie royale des belles-lettres de Séville.
Académie juridique et littéraire d'Aragon, à Saragosse.

Académie nationale de l'histoire, à Caracas.
Académie des sciences et belles-lettres de San Salvador.

Académie royale des sciences de Lisbonne.
Atheneu littérario de Nova-Goa (Inde portugaise).

Institut genevois.

Cercle artistique et littéraire d'Anvers.
Société royale des beaux-arts et de littérature de Gand.
Société libre d'émulation de Liège.

National Academy of Great Britain, Londres.
Scottish society of literature and art, Glasgow.

Accademia degli Arcadi (académie des Arcades de Rome, sous le nom de *Timocrate licio*).
Pontificia accademia tibérina, Rome.
Societa siciliana per la storia patria, Palerme.
Istituto araldico italiano, Rome.

Société philologique : *le Parnasse,* à Athènes.

Rigaer dichter-Verein (Société poétique de Riga).

*
* *

On peut dire des nombreuses décorations qui sont venues si brillamment illustrer le modeste logis d'Achille Millien qu'elles ont été bien gagnées. Chacune correspond à un effort intellectuel et récompense un travail accompli. J'ai cité plus haut, en partie, la lettre du comte de Manderstrœm lui donnant avis de la première en date (1865); voici en quels termes est annoncée la dernière venue (1898) par le ministre de Bulgarie (je ne donne qu'un extrait):

« En demandant pour vous cette distinction, nous avons voulu vous témoigner notre gratitude pour les services précieux que vous avez rendus à la patrie bulgare, en faisant connaître — grâce à vos traductions, si réussies, des œuvres poétiques des auteurs bulgares et à vos articles sur notre littérature nationale — la vie spirituelle de notre peuple. »

Parmi la douzaine d'Ordres ainsi conférés à Achille Millien (1), il ne faudrait pas chercher,

(1) Commandeur (avec plaque) de l'ordre national vénézuélien du Buste du Libérateur.
Commandeur de l'ordre royal de Saint-Sava, de Serbie.
Officier du Mérite civil de Bulgarie.
Chevalier du Sauveur de Grèce.
Chevalier de l'Etoile polaire de Suède.
Chevalier d'Isabelle la Catholique d'Espagne.
Décoré de la croix en argent (2e classe) de Léon XIII.
Décoré de la Médaille du Mérite civil en or (1re classe) de Saint-Marin.
Chevalier du Christ de Portugal.
Chevalier de l'ordre Monténégrin de Danilo Ier.

comme je l'ai fait, la croix de la Légion d'honneur. En France, Millien est, comme tout le monde, officier d'académie. Il l'est depuis peu d'années, grâce à la démarche absolument spontanée d'un préfet de la Nièvre, stupéfait de voir sa boutonnière vierge de tout ruban national ; car Millien, qui a mis souvent son influence et ses relations au service de ses amis, s'est oublié lui-même, et il ne s'est pas trouvé, parmi ses compatriotes, un personnage politique pour y remédier, en faisant valoir ses droits — droits *officiels*, puisqu'il a été trois fois lauréat de l'Institut. Millien s'est toujours refusé à des démarches faites en dehors de son département. Au reste, tout le monde le croit décoré ; c'est comme s'il l'était.

Juillet 1898.

Clément Dubourg.

D'excellents clichés photographiques de MM. H. Pusset et Raoul d'Anchald, que la gravure n'a d'ailleurs rendus qu'imparfaitement, ont permis d'ajouter à ces notes écrites quelques documents complémentaires : *Portraits du poète, vues de sa maison,* etc.

APPENDICE

Mes prévisions se sont réalisées : le neuvième recueil poétique d'Achille Millien vient de paraître :

Aux Champs et au Foyer : Plein air, Intérieurs, Rêves et souvenirs ; treize dessins des peintres nivernais, in-18 jésus. — A. Lemerre, 1900. — 176 pages.

A peine a-t-il vu le jour qu'il est accueilli par les applaudissements. C'est un de nos plus éminents critiques, M. Edmond Biré, qui l'a salué le premier, en constatant que « dans la bataille des poètes, Ach. Millien n'a cessé de s'élever ; il est arrivé à l'élite, à la vraie distinction, à l'état-major ». — « Millien est toujours jeune, étant toujours simple et vrai ; *sempervivus*, comme il dit lui- même :

> Avril revient. Ses ailes frémissantes
> Frôlent les bourgeons verts dans les bois rajeunis.

» Pour les poètes tels que lui, Avril n'a pas à revenir, il ne part jamais. » (Emile Trolliet, *Revue idéaliste.*) — Louis Tiercelin, dans la Revue qu'il dirige, écrit : « C'est une bonne fortune pour une province d'avoir pour défenseurs et pour apôtres des hommes comme Ach. Millien... Je ne sais pas de tâche plus noble ni de labeur plus sain. » — « ..... Glorification de la vie pastorale et silvestre, des

rudes mais fécondants labeurs, des mœurs simples des fidèles du sol, de la petite patrie si chère à nos cœurs. Comme il traduit délicatement l'état d'âme des êtres et des choses — oui, des choses — perdus dans le grand silence des solitudes ! Si Millien est le robuste et sincère traducteur de la vie champêtre, c'est qu'il conserva dans ce décor profond toute l'indépendance de sa pensée, ne servit l'Idée que pour le grand profit des humbles de la glèbe et non pour le sien. — Toute son œuvre a un charme rayonnant qui a valu à ce fidèle du Nivernais la grande notoriété, la notoriété par infiltration — pour ainsi dire — la seule durable... » (*Revue Nouvelle.*) L. Audiat se reporte, dans son compte rendu, aux débuts de Millien : « Je me rappelle comme nous battions des mains à ses poèmes agrestes et comme nous célébrions *la Moisson*... » et il vante « tout ce qu'il y a de peinture vraie, de pensées élevées, de rythme harmonieux, de poésie véritable dans ce nouveau volume. »

Faut-il citer encore *le Jour*, *le Nord*, *le Constitutionnel*, *la Lanterne*, *le Petit Quotidien* ? L'article de *El Dia*, de Madrid, les deux grandes pages du *Spectateur néerlandais*, Mme Manoel de Grandfort parlant dans *la Fronde* de « ces inspirations puisées aux sources robustes et saines? » Le compte rendu de la *Revue des Questions archéologiques*, qui débute ainsi : « Achille Millien est notre poète préféré ?... » Ceux de M. Edouard Beaufils dans *la Paix*, de M. Barracand dans *le Moniteur Universel*, tout le feuilleton de *la Vérité française*, le long article de M. Edouard Petit, dans l'*Echo de la Semaine?* — Voici ce que pense du nouveau volume un poète tel que M. Auguste Dorchain : « Beau livre, plein de santé littéraire et de santé morale... partout la bonté du cœur unie

à la beauté du décor naturel : œuvre noble et charmante ». — Eugène Manuel : « Aimable et naturelle poésie qui repose et berce. Que de jolies pièces qu'il faudrait toutes citer : *Labour*, *Fleur tardive*, *le Givre*, *Coup de Vent*, *Dans la Tour*, *Au Foyer*, *Impassible*, admirable pièce, une des meilleures que le poète ait écrites ! » — Fr. Bataille : « Un grand nombre de pièces sont de vrais chefs-d'œuvre d'art et de sentiment ; voilà bien la poésie même dans sa beauté simple et pure jaillie du sol et de l'âme ». — Edmond Thiaudière : « Tout est grand, noble et pur dans ce recueil ; l'auteur s'y montre un peintre de la nature tel que je n'en connais aucun qui puisse, comme exactitude et délicatesse de touche, lui être préféré. Combien de ces pièces où s'amalgament, dans l'art souverain du poète, ceux du musicien et du peintre ! » — « Je ne sais, dit Emile Blémont, quels morceaux je préfère, ceux qui sont faits de nature, ou d'intimités, ou de rêves et de souvenirs. Je relis avec le même charme *Labour*, *Gabrielle*, *le Héron*, *l'Ane*, *Fleur tardive*, *le Givre*, *l'Aïeule au Rouet*, et surtout cette admirable pièce des *Vieilles*, qui est la perle du volume et qui restera une des plus expressives, une des plus pénétrantes inspirations de l'art contemporain. »

Et encore :

« Est-ce qu'en Nivernais toutes les armoires aux livres ne devraient pas se faire honneur de recueillir et toutes les écoles un devoir d'apprendre aux petits villageois les rustiques et saines chansons de M. Achille Millien ? » (Gabriel Auvray, dans *Le Mois*). — « M. Achille Millien est un des meilleurs parmi nos poètes rustiques. Ses vers sentent bien la terre féconde, la bonne nourrice aux flancs jamais taris : on

viensis

dirait qu'ils voltigent comme un essaim d'abeilles autour des bœufs de labour qui tracent les sillons, là-bas, au pays nivernais. » (Jules Mazé dans le *Petit Moniteur universel*). — « M. Millien continue à être un merveilleux paysagiste, un poète clair, simple, harmonieux, fort et sain. » (Xavier Brun, dans la *Revue de la Poésie*) — « M. Achille Millien est un des poètes de la nature, des champs et du foyer les plus heureusement inspirés, au souffle le plus spontané, le plus naturel, le moins attardé dans les procédés et les fictions. » (Eug. Gilbert, dans la *Revue générale*) etc.

Voilà en quels termes la presse commence à parler du nouveau livre d'Achille Millien qui, lui, reste toujours à soixante lieues de Paris, simple villageois en Nivernais.

G. Vallière, imp. Nevers

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

CE

a39003 002384260b

PQ 2364 .M652666 1900
DUBOURG, CLEMENT
CHEZ ACHILLE MILLIEN